

LES AMITIÉS FORÉZIENNES ET VELLAVES

REVUE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET
ÉCONOMIQUE D'ACTION RÉGIONALE

Georges Deherme : La grande pitié de l'intelligence.

Ulysse Rouchon : La Chaise-Dieu.

René Fernandat : Soleil de Janvier (poème).

P. C. : Pour les Saisons lyriques au Théâtre Massenet.

Jean Tenant : La Critique et Molière.

Chroniques régionales : Où le Syndicat d'initiative a tort d'ignorer la Diana. — Le coût d'un mariage au XVIII^e siècle. — Chronique musicale. — Les Fêtes du Peuple. — Le monument aux Morts de la Guerre. — Le sculpteur Rochette. — Les « Mercredis » de la Revue. — Nécrologie. — La vie des champs. — En Velay : Les beaux-arts au Puy ; Félibrige ; Poètes vellaves d'hier et d'aujourd'hui ; Le livre d'un paysan vellave ; L'almanach de Brioude.

Les Idées, les Œuvres et les Faits : Le Théâtre à Paris. — Les Ballets suédois au Théâtre des Champs-Élysées. — Le mobilier et l'art décoratif au Salon d'automne. — Les matinées de la villa Saïd.

Revue des livres. — Revue des Revues.

PARAISANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS
A ST-ÉTIENNE (LOIRE), RUE DE LA BOURSE, 2

FÉVRIER MIL NEUF CENT VINGT-DEUX

Prix : trois francs

N° 3

LES AMITIÉS FORÉZIENNES & VELLAVES

TÉLÉPHONE

Administration : 2.78
Rédaction : 40.90

SAINT-ÉTIENNE

Rue de la Bourse, 2

CHEQUES POSTAUX

Compte-Courant :
99.33 Lyon

COMITÉ D'ADMINISTRATION :

Directeur :

LOUIS RIMAUD

Rédacteur en chef :

JEAN TENANT

Administrateur :

PIERRE BERNARD

ALBERT BOUDON-LASHERMES

PAUL COUCHOUD, CÉSAIRE FABRE, EDMOND MAURAT

ANDRÉ PORTE, AIMÉ REBAUD

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE, 30 fr.; ÉTRANGER, 45 fr.
LE NUMÉRO, 3 fr.

La correspondance doit être adressée au Directeur.
Les mandats et valeurs doivent être envoyés à l'Administrateur.
Les manuscrits non insérés ne sont pas renvoyés.
Pour la publicité, écrire au bureau de la Revue.

Les Amitiés Foréziennes et Vellaves publieront dans leurs prochains numéros des poèmes de MM. LOUIS PIZE, GUY CHASTEL, LOUIS PITION-ROSSILLON, et des articles de MM. GEORGES DEHERME, GEORGES DUHAMEL, FORTUNAT-STROWSKI, CÉSAIRE FABRE, J. FOURNIER-LEFORT, etc...

Les abonnements qui seront souscrits ne pourront partir que de ce troisième numéro, les deux premiers étant complètement épuisés.

Les amis de la Revue seront reçus aux Soirées des "Amitiés Foréziennes et Vellaves", à la TAVERNE ALSACIENNE, place Marengo, 5, les 1^{er} et 3^e mercredis de chaque mois, de 9 heures à minuit.

Dans votre intérêt

dans celui de votre santé

faites
préparer

vos

ordonnances.

faites tous vos achats
de médicaments

à la Pharmacie JACOB 5, Rue de la Loire
et 29, Rue de la
Téléphone 524 — Bourse, ST-ÉTIENNE.



Paris-Chaussures

16, rue Général-Foy, 16

SAINT-ÉTIENNE



CHAUSSE

ÉLÉGANCEMENT —
— ET BON MARCHÉ

TOUJOURS

LES DERNIÈRES —
— NOUVEAUTÉS



Voir nos Etalages

BANQUE PRIVÉE

INDUSTRIELLE — COMMERCIALE — COLONIALE

Société Anonyme au Capital de 75 Millions

AGENCE DE SAINT-ÉTIENNE

4, Place de l'Hôtel-de-Ville et Rue de la Paix, 3

Sous-Agences : **LE CHAMBON-FEUGEROLLES**
FIRMINY, RIVE-DE-GIER
St-CHAMOND, St-BONNET-LE-CHATEAU

Toutes opérations de Bourse et de Banque
Paiements de Coupons
Souscriptions, Garde de Titres

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS



ATELIER DE RÉPARATIONS AUTOMOBILES
TRAVAIL SOIGNÉ ET GARANTI

F. DURAND

5, Cours Hippolyte-Sauzée, 5 -:- SAINT-ÉTIENNE

AGENT RÉGIONAL DES AUTOMOBILES HURTU
VOIR LE DERNIER MODÈLE DE VOITURE



ONDULATIONS
TEINTURES
POSTICHES
FACE MASSAGE

TÉLÉPHONE 1000

GRAND SALON DE COIFFURES PAUL

15, Place de l'Hôtel-de-Ville, 15



C'est à la
CHEMISERIE
"MILLÉ"

RIVATTON, Succ^r

9, Rue Général-Foy, SAINT-ÉTIENNE

Que vous trouverez

LE PLUS BEAU CHOIX DE
CRAVATES ET CHEMISES

Bonneterie - Ganterie

LES DERNIÈRES
NOUVEAUTÉS

Seul Dépositaire du Linge "EVER CLEAN"

SIÈGES * TENTURES * MEUBLES

Ancienne Maison A. RIVOIRE

CHARLES ARNAUD

GENDRE, SUCCESSION

3, rue des Jardins - St-ÉTIENNE

INSTALLATIONS COMPLÈTES
D'APPARTEMENTS

TAPIS | VITRAGES
CARPETTES | STORES

Prix et Devis sur demande

TÉLÉPHONE : 5-28

LA GARANTIE

4, Rue Général-Foy, 4
SAINT-ÉTIENNE

P. PERRET, Directeur

TRANSACTIONS COMMERCIALES
ET IMMOBILIÈRES
CONSTITUTION DE SOCIÉTÉS
RÉDACTION D'ACTES
PUBLICITÉ

LA GARANTIE

4, Rue Général-Foy, 4

REÇOIT
ÉTUDE
PROPOSE
ET TRAITÉ

Toutes les affaires sérieuses

TÉLÉPHONE : 1-16

QUINCAILLERIE
A la Flotte de France

Marius RANDON

23, Avenue Président-Faure, SAINT-ÉTIENNE

TOUT CE QUI CONCERNE LES ARTICLES DE :

CUISINE. — Ustensiles en aluminium extra-fort — Email garanti — Nickel pur.
Couteaux et Couverts, Moules à pâtisserie.

NETTOYAGE. — Brosses, balais, plumeaux, produits d'entretien.

AMÉNAGEMENT. — Plaques de propreté en cuivre, en verre, en celluloïd. — Boutons de portes cuivre ciselé. — Serrurerie de luxe. — Articles pour décoration murale, etc.

VOYAGE. — Bouteilles "Thermos" — Réchauds — Fers électriques.

JARDINS. — Tables — Chaises — Outils divers pour professionnels et amateurs.

ATELIER DE RÉPARATIONS AUTOMOBILES
TRAVAIL SOIGNÉ ET GARANTI

F. DURAND

5, Cours Hippolyte-Sauzée, 5 -:- SAINT-ÉTIENNE

AGENT RÉGIONAL DES AUTOMOBILES HURTU
VOIR LE DERNIER MODÈLE DE VOITURE



ONDULATIONS
TEINTURES
POSTICHES
FACE MASSAGE

TÉLÉPHONE 1000

GRAND SALON DE COIFFURES PAUL

15, Place de l'Hôtel-de-Ville, 15



C'est à la
CHEMISERIE
"MILLÉ"

RIVATTON, Succ^r
9, Rue Général-Foy, SAINT-ÉTIENNE

Que vous trouverez
**LE PLUS BEAU CHOIX DE
CRAVATES ET CHEMISES**

Bonneterie - Ganterie

LES DERNIÈRES
NOUVEAUTÉS

Seul Dépositaire du Linge "EVER CLEAN"

SIÈGES * TENTURES * MEUBLES

Ancienne Maison A. RIVOIRE

CHARLES ARNAUD

GENDRE, SUCESSEUR

3, rue des Jardins - St-ÉTIENNE

INSTALLATIONS COMPLÈTES
D'APPARTEMENTS

TAPIS | VITRAGES
CARPETTES | STORES

Prix et Devis sur demande

TÉLÉPHONE : 5-90

LA GARANTIE

4, Rue Général-Foy, 4
SAINT-ÉTIENNE

P. PERRET, Directeur

TRANSACTIONS COMMERCIALES
ET IMMOBILIÈRES
CONSTITUTION DE SOCIÉTÉS
RÉDACTION D'ACTES
PUBLICITÉ

LA GARANTIE

4, Rue Général-Foy, 4

REÇOIT
ÉTUDE
PROPOSE
ET TRAITE

Toutes les affaires sérieuses

TÉLÉPHONE : 1-16

QUINCAILLERIE

A la Flotte de France

Marius RANDON

23, Avenue Président-Faure, SAINT-ÉTIENNE

TOUT CE QUI CONCERNE LES ARTICLES DE :

CUISINE. — Ustensiles en aluminium extra-fort — Email garanti —
Nickel pur.
Couteaux et Couverts, Moules à pâtisserie.

NETTOYAGE. — Brosses, balais, plumeaux, produits d'entretien.

AMÉNAGEMENT. — Plaques de propreté en cuivre, en verre, en celluloid. —
Boutons de portes cuivre ciselé. — Serrurerie de luxe. —
Articles pour décoration murale, etc.

VOYAGE. — Bouteilles "Thermos" — Réchauds — Fers électriques.

JARDINS. — Tables — Chaises — Outils divers pour professionnels et
amateurs.

AU MÉNESTREL
PIANOS-ORGUES-MUSIQUE

MAISON

PERACCHIO

5, Rue de la Paix
SAINT-ÉTIENNE



ERARD -- PLEYEL -- GAVEAU
PIANOLA - PIANO AEOLIAN, etc.
ACCORDS -- RÉPARATIONS

A
Sainte-Véronique

17, Rue Michelet, 17
(angle de la rue José-Frappa)

SAINT-ÉTIENNE

FOURNITURES GÉNÉRALES

POUR LA PHOTOGRAPHIE

PEINTURE

AQUARELLES

ET LES
ARTS D'AGRÈMENTS

**LES PORTRAITS
ARTISTIQUES**

DE

CHAIX

PHOTOGRAPHE



3, Place Marengo
SAINT-ÉTIENNE

Marbrerie **DUPIN-RIOCREUX**
Fondée en 1850

POUYET-DUPIN

Gendre Successeur

22, Rue des Jardins, 22
Rue du Palais-de-Justice, 7
SAINT-ÉTIENNE (Loire)

**SPÉCIALITÉ
de Cheminées en Marbre**

LE PLUS BEAU CHOIX EN MAGASINS

en articles riches et courants

Prix sans concurrence à qualité égale

COLONNES MARBRE & ONYX
VASES, SUPPORTS, STATUES
ET OBJETS D'ART, ETC., ETC.

Toilettes, Lavabos
Installation intérieure et extérieure de Magasins
Marbres de RADIATEURS, etc.

CHOCOLAT WEISS

MAGASIN DE VENTE : RUE GÉNÉRAL-FOY, 8
USINE : Avenue Denfert-Rochereau, 18

TÉLÉPHONE 1-80

CHOCOLAT EN TABLETTES

CHOCOLAT GRANULÉ POUR DÉJEUNERS

Pastilles, Croquettes, Napolitains, Langues de Chats, etc., etc.

SPÉCIALITÉ DE BONBONS CHOCOLAT
DRAGÉES CHOCOLAT — KALOGAS — FEUILLES D'AUTOMNE
Roseaux du Forez, etc., etc.

Maison se recommandant pour la qualité de ses produits

HOUILLES, COKES — ANTHRACITES — SPÉCIALITÉ D'AGGLOMÉRÉS — BOIS

Société Anonyme LES FILS CHARVET

Capital : 8.000.000 de francs

Direction Générale : 5, Place Marengo, ST-ÉTIENNE

BUREAU DE COMMANDES DANS LA COUR

USINE D'AGGLOMÉRÉS & ENTREPOT A PONT-DE-L'ANE

Service de livraisons au détail et à domicile

- NOUVEAUTÉS -

MERCERIE
DENTELLES
BRODERIES
PASSEMENTERIES
GALONS
SOIES A COUDRE
ET A BRODER



BOUTONS
DOUBLURES
SOIERIES
VELOURS
FRANGES
JOURS
TRESSÉS

LA

Maison H. Lardanchet

Place de l'Hôtel-de-Ville, 2

(Angle rue de la Paix)

SAINT-ÉTIENNE

RAPPELLE A SA CLIENTÈLE QU'ELLE VIENT D'INSTALLER

Un Rayon de :

PAPETERIE DE LUXE

DEMI-LUXE

ET ORDINAIRE

On y trouvera désormais un grand assortiment de :

PAPIERS A LETTRES, CARTES-CORRESPONDANCE,
ENCRIERS, COMPAS, CRAYONS, PORTE-MINE,
FOURNITURES POUR LE DESSIN ET L'AQUARELLE,
STYLOGRAPHES, ENCRE, GARNITURES DE BUREAU

Elle se chargera du

TIMBRAGE DU PAPIER A LETTRES

Et de

L'IMPRESSION EN RELIEF, EN GRAVURE OU LITHOGRAPHIE

POUR PAPIER DE COMMERCE,

CARTES DE VISITE, MENUS, FAIRE-PART, INVITATIONS

etc., etc.

FOURRURES

E. MARTHELOT

L. MOULIN & PETIT, Successeurs

6-8, rue Rouget-de-l'Isle et rue Francisque-Garnier, 4

SAINT-ÉTIENNE

Dernières Créations

LE PLUS GRAND CHOIX

LES MEILLEURS PRIX

Seule Maison de la place spécialisée dans la fabrication
et la vente de la Fourrure.

Chapellerie VINCENT AINÉ

“ PARIS-MONDAIN ”

Rue du Général-Foy, 1

SAINT-ÉTIENNE

Les Successeurs de **G. THIÉRY & C^{ie}** Société Anonyme

2 et 4, Place du Peuple - ST-ÉTIENNE - Rue du Général-Foy, 20

VÊTEMENTS

Sur mesures et tout faits

POUR HOMMES, JEUNES GENS ET ENFANTS

Rayons Spéciaux

Pour Voyages, Sports, Imperméables, Fourrures

Le plus grand choix

Les meilleurs prix



SOIGNEZ

VOS YEUX

GRENIER & LIZON

Opticiens-Spécialistes

12, Rue Gambetta, -- SAINT-ÉTIENNE

Tout ce qui se fait

Tout ce qui se porte

LA GRANDE PITIÉ DE L'INTELLIGENCE

« L'homme est grand quand il se considère dans l'ensemble, quand il se considère homme-humanité..., artiste, savant, ouvrier, relié par l'amour et la science à la chaîne des êtres. Il est petit quand il est réduit à lui-même, quand il se sent individu, isolé, pauvre, quand il se tâte dans sa misère et son impuissance propre. »

Ernest HELLO.

La libre pensée, comme l'entendent ceux qui sont, en fait, aussi hostiles à la liberté qu'étrangers à l'usage méthodique de la pensée, est une sottise. Il n'y a pas de libre pensée en arithmétique, prononçait Comte. Il n'y en a pas davantage en sociologie, en morale, malgré l'apparence que donne la complexité de leurs problèmes. Et voilà pourquoi, notons-le en passant, le dogme métaphysico-révolutionnaire de la « souveraineté populaire » est une super-sottise. Les lois physiques ne se laissent point fléchir par nos caprices individuels et les désirs incohérents du nombre.

La liberté spirituelle, au sens positif, est tout autre chose. Elle est dans l'indépendance altière de l'esprit et la garantie d'une loyale concurrence des doctrines durant la période de transition. C'est d'ailleurs la condition essentielle du meilleur exercice de l'intelligence, de son développement normal, de son prestige et de son rayonnement. Car la fonction de l'intelligence est d'élever l'homme, d'humaniser l'univers. Et elle l'accomplit en modérant l'instinct, en réglant les forces matérielles, en perfectionnant par l'enseignement, le conseil, la sanction morale...

L'artiste, le savant, le philosophe qui méconnaissent le véritable but de l'activité spirituelle, ils s'égarent autant qu'ils troublent, ils se corrompent non moins qu'ils dissolvent. Toutes les aberrations théoriques et pratiques sour-

dent de cette confusion initiale que le romantisme littéraire et le scientisme matérialiste ont généralisée. L'art pour l'art des uns comme la science pour la science des autres, et même la vérité pour la vérité des métaphysiciens, ce n'est qu'une ridicule illusion égocentrique. Et qui tue l'esprit comme « l'amour de l'amour tue l'amour ». Il y faut l'outrecuidance d'un Chantecler persuadé que sa basse-cour est le monde et que le soleil attend son sonore cocorico pour apparaître.

Tous, nous vivons pour et par autrui. Nul ne s'évade du social. Même Dada, même le fauve abruti des bas-fonds. Le surin dont se sert celui-ci pour tuer, le mot parlé ou écrit qu'emploie celui-là pour exprimer ses insanités sont des produits sociaux. Tout ce qui est de l'homme baigne dans le social. Seulement, nous en avons plus ou moins conscience ; nous nous élevons pour nous accorder au rythme humain en acceptant la loi de perfectionnement, en nous efforçant de vivre *pour* autrui, ou nous nous abaissons par la rébellion bestiale de nos instincts en nous laissant vivre *par* autrui. Humains, incorporés à l'humanité, la servant et l'aimant, pensant pour agir et agissant par affection, — ou parasites : surtout pour l'intellectuel, pas d'autre alternative. Il faut choisir. Loin de dépasser l'humain, le surhomme de Nietzsche ne l'atteint pas, et nous savons que son orgueil désorbité s'abîme finalement dans la démence.

L'argent est un des facteurs les plus actifs du parasitisme social. Dans un beau livre d'avant-guerre, Ch. Maurras a dénoncé l'asservissement croissant des intellectuels à l'argent. Il l'impute au régime contre lequel il a pris parti. Qu'est-ce à dire ? Il y a d'abord son noble exemple qui proteste là contre, il y en a d'autres !

Non, Maurras, même sous la République, le flambeau n'est pas éteint, et nous ne saurions oublier que c'est un ministre de roi qui a prononcé le diabolique « enrichissez-vous ! »

Comte et Proudhon ont mieux vu que les femmelins de littérature, loin d'être violés, racolent avec effronterie. L'idée, comme la chair, ne s'achète que lorsqu'elle s'offre ou, à tout le moins, consent à se vendre. Pour inepte qu'on soit, on peut toujours gagner dignement son pain à balayer les rues. Un Proudhon, dans la magnificence de sa pauvreté, marque d'infamie un trafiquant de l'absolu comme Hœné Wronski. Un Comte, avec le prestige que lui confèrera plus tard son indigence et son génie, dédaigne hautement le succès. Il n'a pas besoin de l'officielle Sorbonne pour enseigner sa doctrine, ni

de l'Académie pour perpétuer son nom. Avec dix lecteurs choisis, il transformera l'âme du monde.

Mais la plupart de nos intellectuels ont des soucis moins glorieux et des visées plus immédiates. Haletant après toutes les chimères de la destruction et de la mort, renonçant et trahissant tout ce qui ranime, ils se disent — et se croient sans doute — « gens pratiques ». Et cela veut dire qu'ils tiennent leurs livres de comptes, qu'ils savent disputer des prix et se pousser, qu'ils assaillent les ministères, les salons, les bureaux de rédaction, — tous les prostibules.

Certes, l'argent n'est pas, pour tous, l'unique salaire qu'ils convoitent. Comme les filles, suivant les catégories, et dans les mêmes proportions, c'est l'argent d'abord et surtout ; mais aussi la parure : titres et décorations ; la caresse : renommée ; ou le béguin : secte, parti. Mais c'est toujours, et il n'en est pas de plus ou moins méprisable, la prostitution.

Après l'affreux carnage, dans le repentir commun, nous fûmes quelques-uns à espérer un grand effort de régénération intellectuelle et morale. Hélas ! ceux qui ont reçu la redoutable mission de guider et de former l'opinion publique n'ont rien appris et ne se sont souvenus que des plus habiles procédés d'exploitation. Ils ont même perfectionné ceux-ci. Des associations, des coteries, des syndicats se créèrent avec de grands mots pour d'abjects desseins. On affirma même l'héroïsme du soldat.

Mais le lucre abêtit ceux qu'il hallucine. « Toute activité, dit Comte, comme toute ambition temporelle, deviendra bientôt une source légitime de suspicion envers ceux qui, aspirant au gouvernement spirituel de l'humanité, indiqueraient ainsi au peuple leur insuffisance morale, ordinairement liée à une secrète impuissance mentale. »

Nos soi-disant intellectuels ne savent même pas faire le départ du temporel et du spirituel, c'est-à-dire du local et de l'universel, du pratique et du théorique, du spécial et du général. Ils en viennent à se grouper avec des ingénieurs, des chefs d'industrie et des banquiers. Et l'on s'explique leur aversion profonde de toute reconstruction morale quand on sait que celle-ci implique d'abord l'organisation d'une spiritualité indépendante de tous les pouvoirs temporels : argent, nombre, commandement. « Pour se borner à conseiller, dit encore Comte, il faut ne pouvoir jamais commander, même par la richesse : autrement notre misérable nature reste disposée à substituer souvent la force aux démonstrations. »

Nos intellectuels considèrent que « le péril de l'intelligence », « le désastre national », c'est que n'importe quel versificateur ignare et niais ne s'enrichisse point aussi vite qu'un politicien d'affaires, un financier heureux, une fille de luxe ou un munitionnaire.

Récemment, un très bas bleu protestait contre l'emprunt et le prêt des livres, car cela frustre l'écrivain, dit-elle, de son « droit d'auteur ». Elle assure que c'est un vol. Deux autres littérateurs, un communiste et un juif (c'est ainsi !) ont tenté de fonder une ligue contre l'emprunt des livres. Impudemment, ces gens de lettres se vautrent dans leur simonie comme le goret dans les pourritures dont il se délecte.

Nous en sommes là. Surtout avec le fabricant de romans ou le marchand de phrases.

Dans une civilisation qui se décompose, ce sont les histrions du verbe qui font la renommée. On sait que les petits poètes, à Athènes, se mettaient à la solde des rhéteurs, des démagogues et des riches. L'intelligence qu'une foi ne maintient pas dans l'ordre humain devient un foyer d'infection morale où fermentent tous les virus de négation, de dissolution et de corruption.

Lorsqu'un ploutocrate joue au Mécène et veut honorer son nom, il fonde un prix de littérature. Nul se ne préoccupe d'où vient la manne ni quelles mains la distribuent. Cela n'offusque aucune puissance et suscite une publicité avantageuse. C'est ainsi que les gourmandines sur le retour se font dames d'œuvres.

Etant agent de publicité surtout, l'écrivain commence par se servir. On se concerte pour se pousser. Il y a une bourse tacite des épithètes superlatives. Donnant donnant. Un de ces traitants a fourni jadis la formule, au début de sa carrière qui a été des plus brillantes : « Je concéderai du talent à qui m'accordera du génie. » Pour qui ne conclut pas le sordide marché, silence, boycottage...

De là, tant de renommées surfaites, et la part excessive quasi exclusive faite à la forme, à l'imagination ou à la sèche érudition, sur le fond et la méditation.

Mesurez, dans les journaux et les revues, la place que tient la critique des romans, de l'histoire anecdotique, de la pornographie, du théâtre...

Accabler de sarcasmes les nouveaux riches est de mode. Mais cela n'empêche point d'exploiter leur ignorance et leur stupidité. Aussi annonce-t-on des éditions de volumes à cinq

cents, mille, deux mille francs et plus, « paraphés par l'auteur, avec son portrait et la reproduction de pages autographes ». Et l'ouvrage, généralement, est ridicule d'absurdité et de bêtise prétentieuse ! Au reste, le luxe du papier ne fait que mieux ressortir les coquilles, les fautes typographiques, sans parler du mauvais goût des enluminures. L'édition des fermiers généraux était, à tout le moins, du bon travail d'imprimerie.

Mais « il faut bien vivre », objectent ceux qui n'ont pas perdu toute vergogne. C'est ainsi que tant de jeunes gens s'indignaient naguère, par horreur de la guerre meurtrière, du militarisme défensif. Néanmoins, devant l'invasion dévastatrice, ils préférèrent mourir que d'être subjugués par le Boche. L'abîme appelle l'abîme. La carence trop prolongée de toute spiritualité organisée va susciter une barbarie plus exterminatrice encore. On ne pourra lui opposer l'armée ni le canon, car elle surgira du sol même de la patrie, des pavés de nos Cités, elle sera partout et en nous-même. Les vrais intellectuels connaîtront alors qu'une civilisation ne se garde et ne se développe que par l'abnégation et, parfois, le sacrifice délibérément consenti d'une existence qui n'a plus de sens si elle ne sert l'idéal humain et si elle ne se rapporte à l'humanité.

Qu'une classe sociale quelconque se discrédite, cela n'a pas grande importance. Par là, elle abdique, elle s'élimine.

Mais il en va autrement pour ce qui peut affecter l'âme du peuple. Les scribouilleurs font scandale, et leur métier est trop facile pour que leur exemple ne dévoie point tant de jeunes gens qui eussent pu devenir des producteurs utiles, des citoyens bienfaisants. De plus, ils s'installent dans leur ignominie, ils font obstacle à une reconstitution spirituelle qui est devenue urgente et de salut public. Ils veulent précisément « s'organiser » à cette fin, comme les prolétaires abêtis par leurs meneurs se coalisent pour contraindre les bons ouvriers à saboter avec eux. Ils ont l'instinct que tout ordre spirituel serait d'abord une réaction contre leurs turpitudes et leurs divagations délirantes. L'anarchisme, le bolchevisme, l'antipatriotisme, le matérialisme, toutes les aberrations ont trouvé en eux leurs plus fervents adeptes. Il est remarquable que, lorsqu'ils n'affectent point l'impassibilité de la brute, ils ne s'enthousiasment jamais que pour la destruction. Ils y sont enclins, d'ailleurs, par le succès facile que leur assure cet apostolat lucratif de la *libido* exacerbée, du stupre et du néant.

Les journaux se garderaient bien de signaler une œuvre sérieuse, réconfortante, lumineuse, une institution utile, de pacification sociale, mais un crime crapuleux, une niaiserie outrancière, une monstruosité quelconque, ils n'en épargnent aucun détail à leurs lecteurs. Or, avant tout, se dit la fille de lettres, il faut percer, faire publier son nom. Plus tard, on s'assagira si l'on peut.

« Silence aux pauvres ! » s'écriait le douloureux Lamennais ne pouvant plus faire tirer son journal. Le pauvre, aujourd'hui, trouve aisément à s'enrichir, s'il a de l'entregent, la manière, et s'il est dénué de scrupules désuets. Aujourd'hui, il faut dire : « Silence à la pensée indépendante, désintéressée, qui ne transige pas ! » Celui-là qui lui consacre son labeur et ses espoirs sera le pestiféré, l'outlaw. Entre son enseignement et le public, toutes les barrières se dresseront.

Ici nous pourrions accumuler les preuves. A quoi bon ? La dernière bataille des grands journaux quotidiens de Paris dont le vaincu fut le puissant *Petit Parisien* en dit assez. L'édition, la librairie, l'Université, les Académies, les partis, toutes les coteries, qui ne sait que l'intelligence en meurt ? Il faudrait des volumes et des volumes pour énumérer les coups qui lui sont portés ainsi.

Et la désastreuse conséquence, c'est que, faute d'être réglées par un véritable pouvoir spirituel, toutes les forces matérielles font explosion à la fois et vont anéantir la civilisation d'humanité.

La plus horrible famine, la plus calamiteuse banqueroute qui menacent le monde, c'est celle de l'esprit.

Et c'est grande pitié.

GEORGES DEHERME.

LA CHAISE-DIEU

Parmi les lecteurs de cette revue, qu'ils soient Foréziens, Lyonnais, Auvergnats ou Vellaves, il en est peu sans doute qui n'aient entendu parler de la Chaise-Dieu.

A la belle saison, la Chaise-Dieu est le rendez-vous des touristes et de nombreuses familles viennent s'y installer durant les vacances en raison des avantages qu'offre pour la santé un séjour prolongé sur le plateau ensoleillé qui sert de socle à la petite ville, et des agréments de promenades nombreuses et variées dans les forêts vastes et profondes des environs.

La Chaise-Dieu est aussi un but d'excursion pour les archéologues qui y sont attirés par la renommée de l'importante abbaye fondée au début du onzième siècle par saint Robert, chanoine et trésorier de l'église Saint-Julien de Brioude.

L'examen de ce qui reste des bâtiments conventuels nécessite des visites attentives et on aurait tort de s'imaginer connaître la résidence des bénédictins après avoir traversé l'église, reconnu le cloître, et après avoir grimpé l'escalier à vis de la Tour Clémentine.

L'église, à elle seule, est un monde, et si son incontestable majesté n'est pas exempte de quelque lourdeur ; si la sévérité de ses murs gris, sans ornement, pèse sur les épaules, elle n'empêche pas d'observer l'intérêt du tombeau de Clément VI : *stat magni nominis umbra*, et de s'arrêter devant les cent cinquante-six stalles du xv^e siècle qui décorent le chœur des moines et dont le pourtour est garni d'une série de tapisseries des Flandres donnée à l'abbaye, en 1518, par Jacques de Saint-Nectaire.

Comment ne pas être intrigué aussi par la célèbre Danse macabre qui se déroule sur le mur extérieur du collatéral nord ? Et comment ne pas admirer les lignes sobres mais élégantes du buffet d'orgues mis en place, à la fin du xvii^e siècle, par le cardinal-abbé Serroni, et dont les jeux, aujourd'hui hors d'usage, sont dus à Marin Carouge, de Paris ?

Au sud de l'église se trouve le cloître qui fut élevé par l'abbé de Chanac. Il n'en subsiste plus que les galeries nord et ouest, divisées la première en dix, la seconde en cinq travées. Il est voûté sur branches d'ogives surbaissées dont les clefs portent les armes de l'abbé de Chanac et du pape Clément VI et supporte une longue salle éclairée par de hautes fenêtres trilobées, séparées en deux par un meneau horizontal : la bibliothèque de l'abbaye.

Ce sont là des bijoux sertis dans la masse des bâtiments desservant la communauté : pitancerie, hôtellerie, infirmerie, granges, boulangerie, étables, etc., et l'on aime y chercher la trace des générations de moines qui y apportèrent les silencieux trésors de leur science, de leur prudente sagesse, de leurs vertus, par opposition aux pompes bruyantes des abbés commendataires : les Richelieu, les Mazarin, les la Rochefoucauld, les Rohan surtout, et notamment Louis-René-Edouard de Rohan-Guéméné, le héros du procès du Collier, qui vint en 1786 humilier l'éclat de sa pourpre dans la stalle abbatiale où la hache de la Révolution allait mettre la marque de son vandalisme.

Le vandalisme ! Non moins que le climat et les incendies, il fut, au cours des siècles, un ennemi de la Chaise-Dieu. Les bandes du baron des Adrets s'y ruèrent en 1562 avec une volupté sauvage, elles ouvrirent le tombeau de Clément VI pour y chercher la dépouille du Pontife et l'on raconte que leur chef but dans le crâne blanchi tiré des caveaux de l'église... Plus près de nous, les trésors sauvés des émeutes et des coups de main furent dispersés par des sans-culottes forcenés et les murailles centenaires furent souillées par les ripailles de citoyens inconscients autant que « libérés ».

Ces temps mauvais ont passé et la fin du XIX^e siècle a tenté de réparer ce que le début avait eu d'injuste et d'odieux. Les moines, dispersés par la tourmente de 1793, n'ont plus reparu sous les voûtes où frémissait quotidiennement le chant grave de l'office, le chartrier est au Puy et les vestiges de la Bibliothèque achèvent de moisir dans un coin de l'Hôtel de Ville de Brioude. Mais l'État a pris en main l'entretien des principales constructions où se sont installées, depuis le Concordat, les administrations communales et paroissiales. L'église, le cloître, la Bibliothèque sont classés comme monuments historiques et il n'est que juste de reconnaître l'effort tenté pour sauvegarder la ligne générale d'un ensemble qu'il importait de conserver envers et contre tous. Cet effort n'a pas toujours été heureux, mais il doit être mentionné.

Toutefois, le service des Monuments historiques, disposant de minces crédits, ne saurait à lui seul faire tout. Il doit pouvoir compter sur la coopération du Conseil municipal dont le rôle, en ces matières est prévu par la loi. On a le regret de constater que cette coopération fut et reste inexistante.

Cet état de choses fâcheux a fait l'objet récemment des délibérations de la Société académique du Puy et de la Haute-Loire. Impartialement, objectivement, cette Compagnie, fondée le 10 messidor an VII et reconnue d'utilité publique, a considéré que des observations devaient être présentées à la Direction des Beaux-Arts et qu'il convenait de demander une application stricte de la loi du 31 décembre 1913.

La Société, constatant que la fresque de la Danse des Morts, peinte sur la paroi nord du chœur des Moines, est aveuglée par une tache noire qui couvre une partie notable de l'un des compartiments, a exprimé le regret qu'on laisse s'effacer ainsi graduellement cette composition décorative sans tenter encore d'assainir la muraille qui la porte et sans essayer de fixer les couleurs. Elle a déploré, d'autre part, que les stalles du chœur des moines soient laissées à l'usage des fidèles et soumises à leurs déprédations ; que les hauts dossiers ne reçoivent aucun entretien. Elle a demandé que les boiseries soient protégées et qu'elles soient cirées à l'encaustique au moins une fois par an sans préjudice des époussetages nécessaires.

M. Georges Paul a exposé avec quelle légèreté on avait exécuté sur les verrières nouvelles du chœur des peintures d'armoiries abbatiales par trop fantaisistes, et la Société a émis le vœu qu'au cas où l'on croirait devoir continuer la série héraldique des abbés les projets soient soumis, préalablement à leur mise en chantier, à une commission locale compétente.

Voilà pour l'église proprement dite. Pour le cloître, il est de notoriété publique que la population de la Chaise-Dieu s'en sert depuis longtemps comme de dépotoir et de water-closets. Se référant à l'article 12 du chapitre I^{er} et aux articles 25, 26, 27 du chapitre III de la loi de 1913, la Société a demandé que les galeries, même frappées de servitude, soient entourées de grilles en fer de hauteur suffisante et de réseau assez serré pour qu'il soit impossible de les franchir sans passer par des accès fermés à clef.

La Société académique a enfin émis le vœu qu'un gardien ou conservateur de l'ensemble des parties classées soit désigné par la Municipalité de la Chaise-Dieu puis agréé par le Préfet ; que ce fonctionnaire soit assermenté et commissionné

régulièrement ; que le droit de visite des bâtiments soit fixé par le Préfet et soumis à l'approbation du ministre des Beaux-Arts.

Certaines personnes se sont émues de ces délibérations d'une Compagnie, qui depuis plus de cent ans préside avec autorité aux études archéologiques, historiques et artistiques et s'est acquis, par les services rendus, le privilège de se faire l'interprète de l'opinion. On a parlé de « campagne de dénigrement ». Un gros mot aussi tendancieux que les plaidoyers auxquels il a servi de titre, et qui trouve sa condamnation dans la lettre du Directeur des Beaux-Arts remerciant la Société académique de son intervention et reconnaissant le bien-fondé de ses doléances.

Quand un pays a la chance de posséder un souvenir du passé aussi imposant que l'abbaye de saint Robert, il n'a pas le droit de le négliger ; il appartient à ceux qui en ont la garde d'assurer sa conservation. On ne voit pas qui pourrait s'en plaindre. L'Etat ? mais il consacre à cette œuvre des crédits nombreux ; le curé ? mais son ministère s'en trouvera facilité ; la commune ? mais c'est elle qui en tire profit. Nous souhaitons donc une collaboration active et féconde en vue du nettoyage de la Chaise-Dieu et de son maintien permanent en bon état de propreté ; nous aurons plus de plaisir à dire ensuite aux touristes de la région et de l'étranger : venez chez nous.

ULYSSE ROUCHON.

SOLEIL DE JANVIER

*Est-ce que l'été veut revivre
Quand Janvier à peine apparaît,
Car voici qu'a fondu le givre
Liant les bras de la forêt ?*

*La terre évoque les journées
Où resplendissante, au soleil,
Elle unissait les destinées
Dans les flots d'un bonheur pareil.*

*Ah ! qu'elle se souviennne encore
Des midis où les épis mûrs
Aspiraient à revoir l'aurore
Tracer des signes dans l'azur !*

*L'illusion gaiement s'avance
Dans les sentiers remplis d'émoi
Qui s'endormaient dans l'indolence
Où Décembre plonge les bois.*

*La mousse du dernier automne
Regarde les bruyères d'or,
Mais son allégresse frissonne
Devant l'image de la mort ;*

*Car leurs fleurs, roses cassolettes,
Ne sont que poussière d'encens,
Et leurs tiges, toujours muettes,
Restent fantômes languissants.*

*Sur les branches des chênes noirs
Glissent les ailes des berceurs
Zéphyr, et l'on espère voir
Des bourgeons tressaillir les cœurs.*

régulièrement ; que le droit de visite des bâtiments soit fixé par le Préfet et soumis à l'approbation du ministre des Beaux-Arts.

Certaines personnes se sont émues de ces délibérations d'une Compagnie, qui depuis plus de cent ans préside avec autorité aux études archéologiques, historiques et artistiques et s'est acquis, par les services rendus, le privilège de se faire l'interprète de l'opinion. On a parlé de « campagne de dénigrement ». Un gros mot aussi tendancieux que les plaidoyers auxquels il a servi de titre, et qui trouve sa condamnation dans la lettre du Directeur des Beaux-Arts remerciant la Société académique de son intervention et reconnaissant le bien-fondé de ses doléances.

Quand un pays a la chance de posséder un souvenir du passé aussi imposant que l'abbaye de saint Robert, il n'a pas le droit de le négliger ; il appartient à ceux qui en ont la garde d'assurer sa conservation. On ne voit pas qui pourrait s'en plaindre. L'Etat ? mais il consacre à cette œuvre des crédits nombreux ; le curé ? mais son ministère s'en trouvera facilité ; la commune ? mais c'est elle qui en tire profit. Nous souhaitons donc une collaboration active et féconde en vue du nettoyage de la Chaise-Dieu et de son maintien permanent en bon état de propreté ; nous aurons plus de plaisir à dire ensuite aux touristes de la région et de l'étranger : venez chez nous.

ULYSSE ROUCHON.

SOLEIL DE JANVIER

*Est-ce que l'été veut revivre
Quand Janvier à peine apparaît,
Car voici qu'a fondu le givre
Liant les bras de la forêt ?*

*La terre évoque les journées
Où resplendissante, au soleil,
Elle unissait les destinées
Dans les flots d'un bonheur pareil.*

*Ah ! qu'elle se souvienne encore
Des midis où les épis mûrs
Aspiraient à revoir l'aurore
Tracer des signes dans l'azur !*

*L'illusion gaiement s'avance
Dans les sentiers remplis d'émoi
Qui s'endormaient dans l'indolence
Où Décembre plonge les bois.*

*La mousse du dernier automne
Regarde les bruyères d'or,
Mais son allégresse frissonne
Devant l'image de la mort ;*

*Car leurs fleurs, roses cassolettes,
Ne sont que poussière d'encens,
Et leurs tiges, toujours muettes,
Restent fantômes languissants.*

*Sur les branches des chênes noirs
Glissent les ailes des berceurs
Zéphyr, et l'on espère voir
Des bourgeons tressaillir les cœurs.*

*Des feuilles rousses vont tomber
Comme des roses sépulcrales
Qui se doivent de succomber
Avant les heures triomphales*

*Où le printemps, brisant le sceau
De mille hivernales reliques,
Fera luire sur le coteau
Les fleurs qu'attendent nos cantiques.*

*Le ciel est un océan bleu
Dont on contemple l'innocence
Et l'on pense qu'il a fait vœu
De porter la nef du silence.*

*Il annonce l'éternité
Par le calme de ses caresses
Et comble notre pauvreté
Du gai trésor de ses tendresses.*

*J'accepte l'espoir qu'il me tend
Et m'enveloppe dans les brises
Et dans les filets du printemps ;
Toutes douleurs me sont exquis.*

*Qu'importent les froids lendemains !
Je veux auréoler cette heure
Où j'oubliais sur les chemins
Que l'angoisse en l'homme demeure.*

*O forêt, tu reverdiras,
Le tiède azur te le murmure,
Mais Toi, tu ne rechercheras
Que l'amour ineffable et sûr de la Nature.*

RENÉ FERNANDAT.

Janvier 1921.

POUR LES SAISONS LYRIQUES AU THÉÂTRE MASSENET (1)

Nous ignorons quelles sont les idées de notre adjoint aux Beaux-Arts et nous ne connaissons point les tendances de M. de Grammont, le nouveau directeur du Théâtre Massenet ; ce qui nous occupe ici, c'est la crainte que les difficultés de cette année ne fassent envisager une autre forme de saison théâtrale. Il n'y a plus à douter : ces difficultés sont dues à l'administration quelque peu sommaire, au manque d'ordre et à l'absence de méthode de l'ancien directeur. Nous l'avons dit : le public n'a pas répondu comme il convenait au bel effort artistique tenté, mais il fallait un peu de patience ; déjà, il s'achemine plus facilement vers notre scène lyrique, maintenant qu'il sait qu'on y donne des spectacles dignes d'une grande ville.

Le « delenda est Carthago » n'a pas été crié par les Carthaginois, et les Stéphanois n'ont pas à médire de leur cité ; ils doivent, au contraire, exiger et soutenir un grand théâtre lyrique comme en possèdent Bordeaux, Lille, Nantes, Toulouse, Marseille, Montpellier.

Si toutes les grandes villes de France ont une troupe d'opéra importante, pourquoi serions-nous seuls à posséder un théâtre du rang de ceux d'Alençon et de Montauban ?

Ainsi il faut à Saint-Etienne une saison lyrique ; celle-ci doit être d'une certaine durée, parce que l'on n'improvise

(1) Notre collaborateur exprime ici les idées du groupe directeur de la Revue. La crise du théâtre, crise qui n'est pas particulière à Saint-Etienne et atteint toutes les entreprises de spectacles lyriques en France et à l'étranger, fournit évidemment le prétexte de cette publication ; mais, surtout, l'avenir du théâtre municipal nous préoccupe comme un des éléments de la culture intellectuelle et de son rayonnement.

La Revue entend ici affirmer son indépendance absolue. L'article était écrit et composé avant l'interdiction par la municipalité de représenter *La Passante*, de Kistemaekers, manifestation à notre sens regrettable, et où il serait difficile de découvrir un triomphe de l'esprit. Nous ne changeons pas une ligne à cet article. C'est occasion pour nous, et nous en sommes heureux, d'affirmer que nous nous tiendrons toujours au-dessus des querelles mesquines d'opinion et ne nous laisserons guider en tous domaines que par l'intérêt supérieur de l'intelligence et de la région.

A. F. V.

point quand il s'agit de grands ouvrages qui exigent un personnel nombreux, aux diverses spécialités : les « emplois », les choristes, le corps de ballet, les musiciens... Il faut compter aussi avec un matériel important et compliqué, il faut des machinistes, des électriciens, des figurants.

De plus, on n'est pas sans avoir une idée de ce que doit être un orchestre de théâtre, qui veut dans la fosse un minimum d'instruments : premiers et seconds violons, violoncelles, contre-basses, clarinettes, flûtes, bassons, cuivres, batteries, etc... ; or, tous ces pupitres ne seront convenablement tenus que par des professionnels habiles, accoutumés à un genre de travail très particulier : *les musiciens doivent donc être stables et ce n'est pas pendant les quinze jours d'une saison de Pâques qu'un chef peut obtenir d'artistes engagés un peu partout, l'homogénéité nécessaire.* Saint-Etienne a la chance de posséder des professionnels de talent qu'il ne faut pas laisser partir : ils sont le fond indispensable à l'orchestre du Théâtre et à celui des Concerts du Conservatoire. Ces deux sérieuses organisations doivent marcher de pair. Le musicien qui a son pupitre dans l'une d'elles, quelquefois dans les deux, voyant sa « saison » assurée, reste chez nous, et ainsi notre ville demeure un centre digne d'intérêt.

Nous ne nous étendrons pas sur les Concerts du Conservatoire qui seront peut-être un jour l'objet d'un autre article, mais il convient de dire qu'en présence des succès qu'ils connaissent au Théâtre et à la Bourse du Travail, ce serait faute lourde de ne pas les favoriser le plus possible, et de ne pas vouloir regarder la foule en marche vers une des plus nobles joies permises à l'homme.

Certains voudraient qu'on eût une troupe dramatique sédentaire, mais quiconque a suivi de près, depuis une quinzaine d'années, la marche de notre théâtre, sait bien le peu d'empressement que montre le public d'ici aux soirées des mardis et jeudis, où les directeurs montaient des comédies de MM. de Flers et Caillavet, de Capus, de Tristan Bernard ou des pièces de Brieux, de Bataille, de de Curel.

Nos malheureux directeurs ont jugé, ces jours-là, de l'impeccable alignement des fauteuils rouges qui, impassibles et désabusés, attendaient, sans espoir, des locataires improbables : le vaudeville le plus hilarant de Mouëzy-Eon ne faisait pas plus recette que le drame le plus condensé de M. Bernstein. Les artistes, cependant, n'étaient point médiocres ; nous en connûmes d'excellents, mais les Stéphanois ne se dérangent

que pour les tournées parce qu'ils ont la ferme conviction qu'une troupe « parisienne » de Baret est fort au-dessus de celle de leur théâtre, et, pourtant, bien souvent, sans qu'ils s'en doutent, la saison finie, ils applaudissent dans celle-là un acteur de celle-ci ! Les directeurs ne se réchauffent à la flamme du succès que les samedis et les dimanches soirs, quand ils sacrifient au goût populaire : « *Le Bossu* » a ses fervents, « *Les Deux Gosses* » ont leurs enthousiastes. Il est bon de nous réjouir des émotions et des petites secousses que procurent nos bons vieux mélos aux honnêtes familles de Beaubrun ou de Saint-Roch, mais nous ne croyons pas qu'il soit dans le désir de nos édiles de retenir des artistes pour un tel emploi.

Le cinéma a pu avantageusement s'adapter à ce théâtre-là : la richesse de ses moyens, qu'on peut dire sans limites, fait qu'on sourit devant le candide matériel du magasin des accessoires, aussi bien qu'au montage par les machinistes d'un enfantin décor à « truc » : l'écluse des *Deux Gosses*, l'échafaudage de *la Joueuse d'orgue*, le train du *Tour du monde*. L'opulent cinéma dédaigne les carcasses de planches et les mètres de toile peinte ; il réquisitionne, quand il veut, un paquebot ou un rapide. Ces drames, qui bientôt ne donneront plus satisfaction à un peuple accoutumé aux mises en scène de Gaumont ou de Pathé, sont imposés à des artistes qui doivent jouer ces « infamies » — pour employer le style des coulisses — après avoir appris pour le mardi les trois actes d'*Occupe-toi d'Amélie*, et, pour le jeudi, les quatre actes d'une pièce de M. de Porto-Riche.

Un mélo peut se jouer de chic, et son texte ne risque point de souffrir des « broderies » et des « traditions », mais il n'en va pas de même pour une pièce écrite, dont toutes les répliques doivent être respectées : c'est un gros travail que d'apprendre un rôle, et le comédien qui joue devant les fauteuils perd le goût du fini : bientôt, le souffleur devient le personnage le plus important du théâtre.

S'il y avait à Saint-Etienne assez de fervents de littérature dramatique par qui le comédien se sentit soutenu et encouragé, il jouerait pour eux seuls et chacun y trouverait son compte ; mais le public ne se pique point de littérature, il n'a que faire des thèses et des idées exposées à la scène : c'est le « fromage » de l'affiche de tournée qui le fascine, et s'il lit : « *Robinne*, de la Comédie Française », il va au bureau de location, car il sait que cette artiste est une bien jolie per-

sonne. Et puis les tournées Baret lui donnent toute sécurité : il sait cet impresario adroit et sérieux. Celles de M. de Grammont, notre nouveau directeur, ont aussi sa confiance. Tenons-en donc aux tournées : elles sont nombreuses, leur répertoire est infiniment varié, elles nous apportent un grand nombre de nouveautés, et les troupes, très entraînées et sachant bien les rôles, assurent aux ouvrages qu'elles présentent la meilleure interprétation.

Sans doute, le public élégant, s'il a consenti à venir aux samedis des Concerts, boudé encore notre vieux théâtre. Il n'y a pas ses aises, ne s'y sent pas chez lui : la société nouvelle, éclos pendant la guerre, froisse quelque peu, par ses réflexions saugrenues et son agitation de mauvais goût, le dilettante calme qui vient entendre un ouvrage aimé ; mais ces nouveaux spectateurs apprendraient ce que doit être l'atmosphère d'un théâtre, s'ils avaient près d'eux les abonnés de jadis. Un directeur adroit doit pouvoir les ramener tous ; il lui suffirait peut-être d'adresser aux gens connus, avant l'ouverture de la saison, une lettre qui dirait l'effort qu'il veut faire et les facilités qu'il peut donner à ceux qui prendraient des abonnements. A l'entrée, des contrôleurs courtois, mais fermes, ne donneraient les contremarques qu'aux personnes correctement vêtues, et, dans les couloirs comme dans la salle, des ouvreuses bien stylées sauraient imposer le silence aux nouveaux habitués qui se doutent peu qu'une salle de spectacle n'est pas un cabaret.

Ainsi, l'ancien public se mêlant au nouveau, le théâtre vivra et prospérera : la subvention sera suffisante si le directeur se double d'un administrateur, et Saint-Etienne aura des saisons d'un grand intérêt, dignes de ses habitants qui ont toujours montré le goût le plus vif pour le théâtre de musique.

P. C.

P.-S. — Notre confrère *Le Forez sportif* relève la comparaison que nous avons faite, quant au nombre des spectateurs, entre les séances de boxe et les belles représentations d'opéra. Il croit que nous en tirons des conclusions défavorables à l'art pugilistique. Il se trompe. Nous avons constaté simplement que l'éducation artistique est moins développée chez nous que l'éducation sportive. De celle-ci, nous faisons honneur à notre confrère, dans la très large mesure où il y contribue ; de celle-là, nous voudrions qu'on se préoccupât, et nous y aiderons de notre mieux. Et nous ne sommes pas de ceux qui voient, entre l'une et l'autre, la moindre incompatibilité. N. D. L. R.

LA CRITIQUE ET MOLIERE

I

Celui de nos amis qui, sous la signature de François Sturel, se charge ici de la revue des revues, m'avait conseillé d'analyser à part les articles parus dans les feuilles périodiques à l'occasion du troisième centenaire de Molière. A peine j'eus promis, je regrettai mon imprudence. Tâche au-dessus de mes forces : il n'est pas une publication qui n'ait dit son mot sur l'œuvre du grand comique... Choisir les meilleures, entre tant de pages, et les analyser ? A la réflexion, cela n'eût conduit à rien, sinon à décourager le lecteur le plus intrépide. Classer les opinions et les jugements, en dégager les caractéristiques, et — comme en un miroir fait de morceaux assemblés — montrer l'image de Molière, telle qu'elle apparaît à nos contemporains ? Même ce projet-là, j'ai dû l'abandonner : le miroir n'eût fait apparaître qu'une indigne caricature.

Plus heureux que nous, les Parisiens ont pu, le mois dernier, voir jouer toutes les pièces de Molière ; ils les ont regardé vivre ; — je les ai regardé souffrir. Car les chefs-d'œuvre souffrent, ou plutôt notre esprit souffre pour eux, — ce qui est tout un — quand les eustres s'en mêlent. Acharnez-vous, si bon vous semble, sur les textes difficiles ; composez des glossaires, dressez des tables, criblez de notes et de variantes le bas des pages, mais laissez-nous lire Molière, laissez-nous l'écouter, laissez-nous rire en paix.

Un écrivain que nous aimons pour sa libre verve et sa spirituelle irrévérence, M. René Benjamin, vient d'écrire sur ce sujet, dans un article à la *Revue hebdomadaire* (1), ce que pensent tous les Français bien portants :

« Il suffit d'avoir le cœur droit et l'esprit sain pour aimer Molière. L'aimer, c'est le comprendre. Et il n'est nul besoin de fiches, ni de gloses, ni de critiques, ni de maîtres de conférences... »

Voilà qui soulage et qui venge.

— Mais il faut, néanmoins, parler ici de Molière.

— Non, pas de lui, de ses derniers commentateurs.

— Cela revient au même. Mais, tout à l'heure, vous vous récusiez.

— J'ai trouvé le biais. Deux beaux articles me sont restés

(1) *A propos du tricentenaire de Molière : Courteline et Sacha Guitry.*

dans la mémoire ; l'un me déplaît, l'autre m'enchanté : disons pourquoi et prenons, sur ces deux exemplaires également distingués, la mesure de la critique contemporaine.

II

M. Albert Thibaudet est un critique de premier ordre. Il publie chaque mois, dans la *Nouvelle Revue française*, des « Réflexions sur la littérature » où il y a toujours quelque chose à glaner. Il écrit beaucoup : les revues se disputent sa copie. Celle-ci se ressent parfois de l'énormité d'un pareil labeur. Son article du 15 janvier à la *Revue de Paris* contient d'excellentes pages. Il eût été préférable qu'il s'abandonnât à sa propre inspiration, au lieu de rattacher son sujet : *le Rire de Molière*, aux thèses de M. Bergson. L'écrivain capable de définir, en quelques lignes, comme il l'a fait, la mission littéraire du XVII^e siècle, est un critique digne d'attention, même lorsqu'il nous heurte. Mais à ceci, qu'aurait-on à reprendre :

Comme au centre de la sculpture grecque et de la peinture de la Renaissance, il y a, pour principe de cette littérature (celle du XVII^e), sinon l'homme et la femme nus, du moins l'homme et la femme vrais, — *l'Homo sum*. La raison d'être de ce siècle littéraire est de descendre dans la nature humaine plus profondément et de l'exposer plus lucidement qu'on ne l'a fait avant et après lui. »

Et cela n'est pas une théorie, c'est le résumé des observations que fait et fera tout lecteur de Racine, de Molière, de La Fontaine, de Bossuet. Nulle contradiction n'est opposable à cette évidence, que le mérite de M. Thibaudet est d'avoir condensée en une formule admirablement nette. Pourquoi faut-il que le titre même de son étude l'ait conduit à tenter une analyse à peu près impossible et, en tout cas, oiseuse ? Que M. Bergson ait « démêlé avec une singulière finesse les « replis et les nuances du comique », sa tentative, digne d'un philosophe, est bonne en soi, appréciable en soi, et le champ reste ouvert à d'autres abstrauteurs de quintessence. Mais que M. Thibaudet, s'autorisant de ce que M. Bergson « a pris à Molière plusieurs de ses références », ajuste à l'essai sur *le Rire et la signification du Comique* une psychologie du rire de Molière, il trouvera devant lui des gens qui s'étonneront et protesteront. En vertu de quoi, s'il vous plaît ? En vertu d'un droit qu'ont les chefs-d'œuvre, comme les individus : le droit à la vie. Quand vous prétendez enfermer dans deux ou trois définitions — fussent-elles les plus ingénieuses — les

éléments comiques d'une œuvre à la fois variée et riche, et diverse, et primesautière comme l'est celle de notre auteur, vous faites fausse route. Porteriez-vous au laboratoire, pour leur dérober le secret de leur charme, un objet d'art, une fleur, un visage ?...

Lisons :

La théorie de M. Bergson, dans ses directions essentielles, tiendrait en peu de lignes. La vie a pour ennemi, pour contraire, et aussi pour pente inévitable, l'automatisme ; l'énergie vitale, en se dégradant, donne du mécanisme. Or le rire fait fonction de sifflet avertisseur, de réaction, de défense contre cet automatisme et ce mécanisme. Nous rions quand du mécanique est plaqué sur du vivant, et le rire suffit à frapper de mauvaise conscience ce mécanique, à maintenir leur primat aux puissances de création, de souplesse et de fraîcheur... »

Admirez la justesse du point de vue. Comment se fait-il, dès lors, que l'étude qui en découle nous choque ? Simple-ment parce que, soumettant l'œuvre de Molière à un examen inspiré par cette théorie, elle entreprend à son tour sur la vie et sur la nature de cette œuvre, et encourt elle-même le reproche d'automatisme. Il est visible alors que M. Thibaudet s'efforce de faire entrer, de gré ou de force, telle comédie, puis telle autre, dans le cadre de sa définition. Exemple :

Le Pédant ou le Docteur prennent l'automatisme à l'une de ses sources les plus naturelles. Et cependant Molière, après en avoir usé si largement dans ses premières farces, y renonce presque après le *Dépit amoureux*, ne l'introduisant que comme pantin de hasard dans des farces rapides telles que le *Mariage forcé* ou la *Comtesse d'Escarbagnas*. C'est que le Pédant traditionnel n'est qu'un personnage de collège, et à partir du moment où Molière s'installe à Paris, il sent que sa comédie, faite pour des spectateurs hommes, doit s'attaquer à l'automatisme des Sociétés d'hommes, non à l'automatisme des Sociétés d'enfants (la pire farce s'adresse à l'enfant qui subsiste en l'homme). »

Autre exemple :

L'Ecole des Femmes, que l'on considère parfois comme le chef-d'œuvre de Molière, présente à l'état nu la lutte de l'automatique et du vivant, c'est-à-dire les puissances élémentaires du comique... Le ridicule d'Arnolphe consiste à avoir voulu et à vouloir encore préparer mécaniquement ce qui doit être le fruit le plus naturel, le plus spontané, le plus délicat de la vie, — l'amour.

Plus loin :

Qu'est-ce à dire sinon que tout le comique du caractère d'Arnolphe et toute l'action de l'*Ecole des Femmes* expriment le thème que M. Bergson appelle le diable à ressort ? Mais ce serait un exemple inverse de ceux qu'il donne.

Dans ceux-ci (*le pauvre homme ! Qu'allait-il faire dans cette galère ?* Le Docteur du *Mariage forcé*), le personnage comique figure un ressort sur lequel on appuie, et qui, en se détendant, en revenant à son idée fixe, fait rire. Ici au contraire le personnage comique fait rire en appuyant mécaniquement sur une réalité vivante qui, retrouvant son équilibre et sa nature, lui heurte et lui meurtrit le nez. »

Et ainsi pour l'*Avare*, pour *Tartuffe*, pour le *Misanthrope*. Alceste est comique, selon M. Thibaudet, par sa raideur : automatisme. Mais la souplesse de Philinthe, qui constamment s'oppose à la raideur d'Alceste, ne peut-elle, à son tour, passer pour mécanique ? Nous n'en finirions pas. Au bout d'un temps, nous étouffons et nous réagissons. Nous voulons rire, au théâtre, sans chercher à tout moment pourquoi nous avons ri. Car lorsque nous saurons que notre rire lui-même est mécanique, obtenu mécaniquement par le spectacle de l'automatisme ridicule des personnages, nous serons menacés de ne plus rire du tout.

III

Je ne crois pas avoir dénaturé la pensée de M. Thibaudet, pour qui, je le répète, nous n'aurons jamais assez d'égards et de reconnaissance. Mais je préfère de beaucoup à son *rire de Molière* le court et délicat éloge de M. Bellessort : *le Poète dans Molière* (1). Il extrait, des comédies du maître, des morceaux dont la belle venue et la grâce aérienne donnent un démenti catégorique à ceux qui ont fait ou feront usage du lieu commun agaçant : « Molière n'est poète à aucun degré. » L'article de M. Bellessort est peut-être le seul qui puisse contenter tout à fait les admirateurs du poète comique. Je le place, dans mon esprit, à côté de la solide et définitive étude de Faguet, à côté du malicieux et tendre conte « en marge » de Jules Lemaître : *Molière à Chambord* (2).

M. Bellessort fait mieux que de rappeler la souplesse cares-

(1) *Le Correspondant*, 10 janvier 1922.

(2) *La vieilleuse d'Hélène*, Calmann-Lévy, éditeur.

sante et la puissance poétique de l'auteur d'*Amphytrion*. Il s'élève, et c'est ce que je veux surtout retenir ici, contre une interprétation toute moderne, selon laquelle « sous son rire se cache une philosophie amère », sa comédie n'étant « qu'un drame maquillé ». Aucun des contemporains de Molière, aucun de ceux qui ont reçu ses confidences et disputé avec lui ne nous laisse rien entendre de pareil : « Cette vision dramatique de son théâtre est un des effets du daltonisme romantique. »

Avec lui, on rit de l'honnête homme et on rit du monstre. On rit de ce qui est sympathique, et l'on rit de ce qui épouvante.

Ce n'est pas à la philosophie qu'est dû ce miracle, c'est à la poésie. Tous les spectateurs de la vilénie et de la sottise humaines que nous offre son théâtre aboutissent à une impression de poésie. C'est par le génie poétique que Molière se dérobe à la dure contrainte où l'enfermait sa vocation et ne reste pas étroitement le prisonnier des ridicules et des vices.

Et enfin, M. Bellessort dit la chose essentielle, à savoir que Molière, auteur de comédies, est avant tout, et d'abord, un excellent ouvrier, un ouvrier de génie et qui fait son métier, et ne fait que cela :

Tous les spectacles du monde se réfractent dans son esprit en scènes comiques. Son cerveau est constitué de telle façon que toutes les images y organisent immédiatement des comédies. Il observe l'homme, mais il ne retient que les gestes essentiels de son rôle et les mots qui franchiront la rampe...

Voilà pour le génie. Et voici pour le métier :

Le second souci de Molière est d'amuser son public et de varier ses amusements...

Le bel éloge et la belle leçon ! Molière a bien fait ce qu'il faisait parce qu'il ne pensait qu'à cela, parce que, jusqu'au dernier souffle, il a tout donné à son double métier : faire des comédies, et les jouer.

Tout le monde sait ce qu'a dit Grimarest. Il conte une entrée en scène de Molière monté sur un âne récalcitrant :

Quand on fait réflexion au caractère d'esprit de Molière, à la gravité de sa conduite et de sa conversation, il est risible que ce philosophe fût exposé à de pareilles aventures et prit sur lui les

personnages les plus comiques. Il est vrai qu'il s'en est blasé plus d'une fois, et si ce n'avait été l'attachement inviolable qu'il avait pour les plaisirs du roi, il aurait tout quitté pour vivre dans une *mollesse philosophique*.

Au gala donné à l'Opéra en l'honneur de Molière, M. Polin, qui jouait le rôle d'Argan, s'arrêta net sur le fameux : *Juro !* à l'endroit même où Molière fut pris d'une crise mortelle. M. Lucien Guitry vint à l'avant-scène et demanda qu'en mémoire du maître, la représentation fût interrompue un instant. Cet émouvant hommage était digne de celui qui fut si complètement, si héroïquement l'homme de son art et de son métier.

IV

Après celui de la bonne et loyale critique, — servante ponctuelle et précieuse des Lettres, — faut-il ouvrir le chapitre des sots ? A quoi bon ? Ils sont trop ! Pourtant, malgré « la gravité de sa conduite et de sa conversation », malgré les misères de sa pauvre vie, le bon Molière aimait à rire quelquefois. Faisons une offrande à ses mânes : l'article paru dans la *Vie médicale*, le 13 janvier, sous la signature d'Emile Bergerat. On s'y indigna du constant succès que trouve au théâtre la cérémonie du *Malade imaginaire*. Cela commence par un léger badinage. Le pauvre Bergerat confesse que cette farce ne le fait pas rire, mais pleurer. Il s'en explique en quatre colonnes d'un style bouffon. « Ah ! si c'est drôle, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Et surtout, qu'est-ce qui est lugubre ? »

Remercions la *Vie médicale* : son intervention eût manqué à la célébration de ce troisième centenaire. Quelle bonne idée de nous avoir donné cette petite farce de sa façon : *La vengeance de Diafoirus !*

JEAN TENANT.

P.-S. — Dans mon dernier article sur Mme de Noailles, j'ai nommé ballade ce qui n'en est pas une : c'étaient deux huitains de Villon, tirés du *Grand Testament*. Distraction ? ou méfait de l'automatisme dénoncé par M. Thibaudet ?

J. T.

CHRONIQUES RÉGIONALES

FOREZ

OU LE SYNDICAT D'INITIATIVE

A TORT D'IGNORER LA DIANA

Tout le bien qu'on doit penser des Syndicats d'Initiative en général et de celui du Forez en particulier on l'a dit et redit, et je me le redisais encore en parcourant le *Guide du Forez*, n° 11, daté de novembre 1921 et édité par le Syndicat d'Initiative de Saint-Etienne, 3, rue de la Préfecture. C'est une élégante brochure, bien propre à faire mieux connaître notre province. Mais elle en est à sa 11^e édition et il est donc permis, après en avoir fait l'éloge, de présenter à son sujet quelques critiques, dont le seul but est d'apporter une modeste contribution à cette utile publication.

Louons d'abord ce qui doit être loué.

Le *Saint-Etienne* de Félix Thiollier est digne de la réputation laissée par cet érudit amateur d'art à qui l'histoire du Forez doit tant de belles œuvres.

Excellent aussi est le *Montbrison* de M. Paul Tézenas du Montcel. Les Montbrisonnais eux-mêmes ne se plaindront pas que cet article n'ait pas été demandé à l'un d'eux, et c'est plaisir de voir avec quelle vraie sympathie un Stéphanois d'aussi vieille souche stéphanoise et aussi attaché à sa ville natale peut goûter également le charme des deux cités voisines, d'un caractère pourtant bien différent.

De bonnes pages aussi de M. Noël Thiollier et du regretté M. Souchier pour la nomenclature des curiosités à voir, mais, à dire vrai, un peu sommaires. Un guide composé par les soins d'un syndicat d'initiative devrait être, tout de même, plus développé et plus complet qu'un Joanne. On peut signaler des omissions regrettables : c'est ainsi qu'entre Marcilly et Boën, aucune mention n'est faite du très curieux et très pittoresque château de Gouttelas, qui, pourtant, mérite bien une visite.

Et enfin, puisque je suis arrivé aux critiques, voici qui est plus grave : il y a des inexactitudes.

Un exemple suffira.

L'histoire du château de Couzan est résumée en ces termes :

« Ce château, qui a joué un rôle assez important dans l'histoire du Forez, fut, du onzième au quinzième siècle, la propriété de la famille Pélissac ; il est possédé aujourd'hui par M. de Thy de Milly. »

Voilà, pour une des plus belles excursions qui se puissent conseiller à un touriste en Forez, une notice historique réellement un peu « baclée », pour ne pas dire plus.

Et ici nulle excuse, car rien n'était plus facile au rédacteur anonyme de ce morceau que de se renseigner. Il n'avait qu'à ouvrir le *Forez pittoresque et monumental*, publié en 1889 par Félix Thiollier, sous les auspices de la Diana, il y aurait trouvé, à la page 369, un excellent exposé, dont voici les grandes lignes :

L'histoire de Couzan est connue par des actes dès le onzième siècle. La puissante maison de Damas le possédait alors. Couzan était la première baronnie du Forez : Sauvain, Arthun, Boën, Chalain-d'Uzore en dépendaient. En 1447, Alix de Damas-Couzan l'apporta par alliance dans la maison de Lévis. En 1622, ce fut le mariage de Marguerite de Lévis-Couzan avec Louis de Saint-Priest qui le fit passer pour peu de temps aux mains des seigneurs de Saint-Etienne. Le neveu et héritier de Louis de Saint-Priest, Gilbert de Chalus, vendit Couzan en 1656 à Jean de Luzy-Pélissac. Une descendante de celui-ci épousa, en 1794, M. de Thy de Milly, dont la famille possède encore les ruines du château.

On voit que les Luzy-Pélissac — la famille Pélissac, comme dit le rédacteur du Syndicat — n'ont pas tenu, dans l'histoire de Couzan, la place prépondérante qu'on leur attribue et n'y ont même joué aucun rôle à l'époque où on la leur attribue.

Pourquoi ne pas donner, quand on le peut, un historique exact, qui n'est guère plus long que l'autre ? Croit-on que les touristes ne s'intéressent pas à l'histoire ou que tout est bon pour eux ? Personne ne sera de cet avis.

Et pour conclure, je ne saurais trop inciter le Syndicat à relire et à pratiquer le *Forez pittoresque*. Quand on a la chance, dans une province, de posséder un ouvrage de cette valeur, et qu'on veut faire un guide digne de ce nom, on serait inexcusable de n'y pas puiser à pleines mains.

AUGUSTE CHOLAT.

LE COUT D'UN MARIAGE
AU XVIII^e SIÈCLE.

L'article de M. Dufour, au sujet d'un compte d'apothicaire en 1656, m'a remis en l'esprit une découverte que je fis, il y a quelques années, dans un lot de vieux papiers achetés chez un chiffonnier.

Il s'agit d'un mémoire qui, dans sa simplicité, contient une page de psychologie bourgeoise au début du dix-huitième siècle, et en même temps nous donne un aperçu de ce que devait être à cette époque un mariage de gens aisés.

Je ne crois pouvoir mieux faire que transcrire *in-extenso* cette notice, pensant qu'elle pourra intéresser les lecteurs des *Amitiés* :

Etat de ce que moy M^e Michel Delaroa, no^{re} royal et com^{re} à terriers de S^m-Victor sur Loyre, a fourni Et payé pour S^r Antoine Joseph Preudhomme Lacroix acompte de la dot et constitution dotalle que j'ay faiet à dam^{lle} Jeanne Marie Delaroa ma fille, en son contract de mariage avec led. S^r de la Croix Receu de M^e Merlatton no^{re} royal à S^m-Estienne en datte du premier may 1727.

Premier pour le controolle, et insinuation dudict contract, payé aud ^t Tremollet commis, trante quatre livres seize sols.....	34 ¹ 16 s.
Pour le papier marqué et le clair de Mons ^r Merlatton trante et un sols pour le Repas des fian-sailles ainsy qu'il fut convenu, paye aux S ^r Crespet hoste à lansaigne de S ^m -Eloi, Rue de Lyon à Sainct-Estienne led. jour premier may, quarante deux livres et quinze sols aux valets et servantes	42 ¹ 15 s.
Led. jour, pour les dragées payé à Monsieur Tandon six livres.....	6 ¹
Du 17 may 1727 pour six aulnes etamine en soye pour l'habit de la fiancée à 46 s.....	36 ¹ 16 s.
Pour 3 aulnes 1/3 et 1/8 tafetas angleterre bleu à 5 l	17 ¹ 5 s. 10
Troys aulnes et demy Padoux à 5 s.....	17 . 6
Quatre aulnes deux tiers boucassin à 20 s.....	4 . 13 . 8
15 aulnes calamandre à 37 s.....	27 . 15
Un évantal tafetas.....	1 . 5
20 aulnes toulouzine noire à 29 s.....	29 ¹
3 aulnes 1/4 Boucassin fort à 18 s.....	2 . 18 . 6
pour fasson et fournitures d'habit.....	14 . 8 .
2 paires gants	1 . 6 .
une bague dor à pierre.....	13 .

une bague dor ronde.....	10 .
deux aulnes tafetas noir.....	6 . 4 s.
un (<i>sic</i>) paire Bas rouge à la fiancée.....	1 . 18
un chapeau à M ^r Lacroix.....	5 . 10
un paire souliers aud. S ^r	3 . 10
un paire bas au S ^r Lacroix.....	3 .
3 aulnes et 1/2 drap Carcassonne pour l'habit dud. S ^r Lacroix à 12 l. 10 s.....	43 . 15 s.
10 aulnes Cadis pour la doublure de l'habit dud. S ^r Lacroix à 21 s.....	10 ¹ 10
une bource et ruban pour les cheveux dud. S ^r La- croix	1 . 10
Pour les mouchoirs, boucles, bonnets, pièce, jar- tières	7 . 10
festons des coifures	5 . 6
<i>Du 27 may 1727 jour des nocces.</i>	
Baillé aux S ^{rs} Drague père et fils jouyeurs de vio- lons à S ^m -Estienne	5 . 0
<i>Du 30 dud.</i>	
payé au S ^r Robert marchand tailleurs de S ^m -Es- tienne pour fasson et fourniture de l'habit dud. S ^r Lacroix	15 . 17 s.
à M. Gonin, curé de S ^m -Victor pour le mariage et messes	7 ¹
à M ^r Lacroix à Lescot ¹	3 ¹
<i>Du 11 May 1727</i>	
payé à Pierre Mercier d'Aurec pour toile et dan- telle	68 ¹ 36 s. 3 d.
un paire gans au S ^r de Cordes avec un paire bas de filozelle	7 . 13
Repas des nocces outre L'utancille	150 ¹
	225 ¹ 16 s. 3 d. ²

On voit que tout y est, depuis les étrennes aux « claires » de notaires et aux serviteurs, depuis les évantails, les jarretières, joueurs de violons, dragées, alliances, bas rouges pour la fiancée, rien n'a été oublié, pas même la location des ustensiles et les avances aux invités.

(1) Les Coats Commune d'Unieux.

(2) La livre valait vingt sols, le sol douze deniers. (N. D. L. R.)

Nous avons donc là un tableau fidèle et complet d'un mariage d'anoblis il y a deux cents ans. En somme, cela a-t-il tant changé depuis cette époque ?

ALBERT BOISSIER.

Bibliothécaire à Firminy.

CHRONIQUE MUSICALE

Une séance, organisée par la Société Nationale de Musique, a été donnée lundi 9 janvier, à la salle Marivaux. En une courte causerie, M. Mario Versepuy a d'abord exposé le but de ce concert de propagande — qui est le premier d'une série de trois. Je pense avoir compris qu'il n'entraîne nullement dans la pensée du conférencier de reléguer, comme constituant une nourriture inassimilable pour nous, Français, les œuvres des grands classiques. Aussi bien a-t-il voulu expliquer qu'à côté et en surplus du courant musical normal, dont l'objet est de faire entendre toutes les œuvres excellentes, sans distinction d'époque ni de nationalité, il convenait de faire connaître et de répandre le plus possible les meilleures productions de nos compositeurs nationaux.

Ainsi comprise, cette œuvre a en effet sa raison d'être et sa portée, surtout lorsque l'exécution des morceaux est confiée à un artiste aussi délicat que le pianiste Yves Nat. Il ne saurait toucher à rien sans en exprimer tout ce qui peut être senti et rendu. Auteur lui-même de piécettes originales, il a donné en outre des pages, toutes intéressantes à quelque degré, de Florent Schmitt, Jean Huré, Déodat de Séverac, Chabrier, et surtout Debussy et Gabriel Fauré, toujours éminemment charmeur. M. Yves Nat a joué d'une façon si musicale que le temps était léger et s'enfuyait sans qu'on en eût conscience.

On nous annonce, pour un dimanche au début de mars, le second concert de la Société Nationale pour lequel deux artistes de grand talent doivent prêter leur concours : Mlle Suzie Welty, pianiste, et Mlle Gabrielle Gills, cantatrice.

Au théâtre, le concert du Conservatoire du 14 janvier obtint, comme il fallait s'y attendre, un succès extraordinaire, grâce à la renommée d'Alfred Cortot. C'est à la vérité un pianiste rare, jouant avec un soin dont on se fait difficilement une idée. Il est un maître incontesté dans l'art du toucher et de la sonorité : dédaigneux des gros effets, il met simplement en pratique le conseil de Schumann et produit l'impression « en rendant l'idée que le compositeur avait en vue d'exprimer », ce qui est le propre d'un artiste consommé.

Avec l'orchestre, Cortot a joué le concerto de Schumann, en la mineur, et les Variations symphoniques de Franck ; puis, comprenant le désir du public de l'entendre seul, il a bien voulu donner encore la Berceuse de Chopin. Nous comptons bien que, satisfait de notre accueil enthousiaste, il se fera, par la suite, entendre de nouveau à Saint-Etienne.

Ce même concert comportait encore la Marche Héroïque, écoutée debout, en mémoire du grand Saint-Saëns lui-même, puis l'introduction du deuxième acte de *l'Etranger* (V. d'Indy) ; enfin le délicieux poème lyrique « La Damoiselle Elue ». Il faut savoir gré à l'orchestre et au chœur d'avoir su mener à bien l'exécution d'œuvres de cette difficulté, données, naturellement en première audition : autrement dit, nous tenons compte, non seulement du résultat heureux, mais de l'effort accompli, et qui n'est pas perdu, comme on peut s'en assurer en comparant la présente saison de concerts avec la précédente.

Mlle M. Portafaix a remporté un véritable succès dans le rôle de la Damoiselle Elue : voix musicale et limpide, totalement exempte de chevrottement, et surtout, interprétation très artiste.

A la séance suivante (Bourse du Travail, 21 janvier), nous avons sincèrement applaudi l'excellent violoncelliste André Lévy, soliste apprécié des Concerts du Conservatoire de Paris : concerto en ré de Haydn pour violoncelle et orchestre, deux mélodies du compositeur russe Glazounow, et une pièce de Bach. N'oublions pas de mentionner la toute charmante symphonie en sol mineur de Mozart, qui ouvrait le concert.

M. Allo, chef d'orchestre du Théâtre, a dirigé avec talent, en l'absence de M. Maurat, malade.

On a déjà remarqué le nom de M. Paul Loyonnet inscrit au programme de la prochaine réunion. Inutile d'insister, je pense, sur ce pianiste de grande valeur déjà trop connu ici pour n'y être pas aimé.

Une autre étonnante personnalité, et qui mérite bien l'accueil dont il est partout l'objet, c'est celle de Marcel Dupré, rentrant actuellement d'une tournée en Amérique où il a maintenu avec éclat le prestige des grands organistes français. Nous aurons le plaisir de l'entendre au cours du récital d'inauguration qu'il donnera sur les nouvelles grandes orgues de la Grand'Eglise, le 19 février. Cet instrument de 45 jeux, trois claviers manuels et pédalier, a été construit par la maison Mutin-Cavaillé-Coll de Paris : c'est assez dire pour en signifier la puissance, la variété et la finesse. Parlant de la construction et de la composition des orgues de ce

célèbre facteur français, Louis Vierne disait : « Je suis persuadé que nous sommes dans la vérité en marchant dans cette voie. »

Dans la salle du Grand Cercle, place de l'Hôtel-de-Ville, le quatuor Crinière donnait, le 30 janvier, sa deuxième séance. Bien que le local soit assez restreint, l'effet n'en est que meilleur quand il s'agit de musique de chambre, qu'on goûte beaucoup mieux dans le cadre étroit d'un salon que dans un vaste théâtre.

Le programme, de trois époques bien tranchées, commençait par le quatuor en sol de Mozart (le 12^e) : très goûté, surtout dans l'Andante et le final. Le premier quatuor de Schumann, œuvre datant de 1842, frappe comme toujours par son intense expression et son mouvement. Enfin ce fut le 2^e quintette de G. Fauré, dans lequel M. Paul Peracchio tenait la partie de piano. Moins à la portée du public pris dans son ensemble, ce n'en est pas moins une œuvre d'art merveilleusement construite et sentie, sous l'amusant labyrinthe des modulations les plus imprévues, corsé de dissonances et de rythmes précieusement originaux.

Je n'insiste pas sur l'exécution : il est entendu que ces artistes nous ont habitués à la reconnaître poussée jusqu'à l'extrême limite du bien.

ANDRÉ LÉTANG.

LES « FÊTES DU PEUPLE »

Une chorale nombreuse et bien disciplinée, voix fraîches et agréables d'hommes et de femmes — jeunes filles et jeunes gens surtout — presque tous ouvriers, voici l'« âme » des « fêtes du peuple ».

Fondées en 1918, à Paris, par le compositeur Albert Doyen, pour répandre, particulièrement dans la classe ouvrière, le goût des belles œuvres d'art, les « fêtes du peuple » atteignirent très rapidement les plus grands succès. Une soixantaine de fêtes ou concerts, d'une tenue artistique absolue, sans aucune concession ni compromission, où furent exécutées les plus belles, les plus nobles œuvres des grands maîtres, tel est leur premier bilan.

Dimanche 29 janvier, la section lyonnaise des « fêtes du peuple », 135 exécutants, que dirige le jeune César Geoffroy, donnait, devant 3.000 personnes, à la Bourse du Travail de Saint-Etienne, une « fête du peuple dédiée à l'amitié ». A. Doyen, qui a mis sans réserve au service de cette œuvre son talent et son expérience, vint spécialement de Paris diriger une partie du programme. Celui-ci comportait : 2^e Symphonie de Beethoven ; Dans les Steppes, de Borodine,

pour l'orchestre. — La scène finale des Maîtres-Chanteurs, divers Hymnes de Méhul et Gossec, le Largo de *Xercès*, opéra de Haendel, une ronde de Saint-Saëns, le célèbre chant populaire russe des Haleurs de la Volga, pour chœurs, solis et orchestre. Egalement, *Joseph*, de Méhul, et des poèmes de Verhaeren, Samain, Chennevière.

Bien que fondées depuis un an à peine, les jeunes « fêtes du peuple » lyonnaises surent remporter un succès éclatant et marquer le triomphe d'une forme d'art non pas nouvelle, certes, mais populaire, si l'on veut, entendant par là qu'il n'y a qu'un seul art « populaire » : le plus grand, le plus haut.

F. MANEVY.

LE MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE

La question reste entière.

Si la discussion, sur ce sujet, touche aux mouvements les plus nobles de l'esprit, aux pudeurs les plus secrètes du cœur, elle est toujours permise : personne ne s'aviserait de bannir l'intelligence au nom du sentiment. Le social, en ce domaine plus que partout ailleurs, domine l'individuel : et celui-là se condamnerait qui prêterait attention à un froissement d'amour-propre. Ici, du moins, nous suivrons toujours cette leçon.

Une note communiquée à la presse par le comité nous apprend qu'il a depuis longtemps formé une commission consultative composée d'artistes ; nous savons qu'il s'efforce, à l'heure présente encore, d'amener à cette commission des personnalités heureusement choisies à Saint-Etienne et en dehors même de notre ville.

Nous nous en félicitons. Nous maintenons cependant que les mêmes errements se perpétuent en France qu'il conviendrait de chasser définitivement. Quand l'érection d'un monument public est décidée, c'est avant toute autre démarche qu'une commission d'artistes devrait être constituée pour choisir son emplacement. Les concurrents sauraient alors pourquoi ils travaillent ; le sculpteur devrait se doubler d'un architecte, ce qu'il néglige trop souvent de faire. Ainsi seraient assurées les conditions nécessaires d'un monument public : l'œuvre conçue comme un ensemble, pour la ville, dans ses perspectives.

Par cette même note, le comité maintient son choix de la place Marengo. Ici, comme il y a un mois, et pour les mêmes raisons, nous ne pouvons approuver.

Nous estimons, nous aussi, que le monument aux morts doit

dominer la vie de la cité comme un hommage, un rappel, une leçon. Le Comité se donne vraiment beau jeu à rejeter des emplacements excentriques. Mais pourquoi ne rappeler que ceux-là ? Marengo n'est pas tout le centre, et d'autres projets ont été avancés dans la presse ou dans le public.

Un article du *Mémorial* proposait l'autre jour le jardin à créer sur l'emplacement de l'ancienne usine à gaz. N'est-il pas question aussi de déplacer la Charité ? Ne peut-on envisager l'aménagement de la place des Ursules ? Des idées qui jusqu'ici se sont fait jour, celle qui parmi nous a retenu davantage notre attention, c'est le projet de consacrer à nos morts la place Fourneyron. Des travaux de voirie, à première vue faciles, réaliseraient là un vaste rond-point ; des monuments de types très différents, groupe, colonne, arc de triomphe aussi, s'y accorderaient aisément ; la place commande enfin quatre perspectives, les cortèges les plus nombreux s'y développeraient facilement. L'occasion se présente d'embellir tout un quartier. La Compagnie P.-L.-M. vient de rétrocéder à la ville la cour d'entrée de la gare de Châteaureux ; voici le moment peut-être, et il ne durera pas, de ménager à Saint-Etienne une entrée convenable.

Ce n'est pas notre rôle de présenter un projet qui serait nôtre. C'est notre devoir d'attirer l'attention sur une erreur, d'éveiller l'intérêt de tous. Ce seul souci nous guide.

Les initiales qui signent cet article engagent la revue tout entière.

A. F. V.

LE SCULPTEUR ROCHETTE

La ville de Chaumont avait mis au concours le monument à élever à ses morts de la guerre. Cinq projets avaient été retenus après une première épreuve ; c'est celui du sculpteur stéphanois Rochette qui vient d'être définitivement adopté. Nous sommes heureux de lui adresser nos sincères félicitations.

LES "MERCREDIS" DE LA REVUE

Nous rappelons aux amis et abonnés de la Revue qu'ils seront reçus avec plaisir à la Taverne Alsacienne, place Marengo, n° 5, les premier et troisième mercredis de chaque mois, à partir de 20 h. 30.

Le premier mercredi de mars (1^{er} mars) sera consacré au poète dauphinois Jean-Marc Bernard : causerie et lecture à 21 heures.

NÉCROLOGIE

M. Edmond Maurat vient d'être cruellement frappé par la mort de sa mère. Dans cette maison, qu'il a animée dès la première heure, ses amis l'assurent de leur sympathie attristée.

LA VIE DES CHAMPS

Nous avons reçu la lettre suivante, mais trop tard pour qu'il nous fût permis de l'insérer dans le numéro de janvier. Nous remercions son auteur de la collaboration qu'il veut bien nous promettre et qui sera favorablement accueillie de tous :

Mon cher Directeur,

Vous m'avez sollicité pour écrire quelquefois dans la revue régionale que vous venez de fonder. Si je ne m'inspirais que de mon modeste savoir, je n'oserais pas aborder un public nouveau, et je craindrais qu'il ne fût déçu en parcourant des lignes peu conformes à l'art du bien dire. Mais ce titre : *Les Amitiés...* me rassure un peu : entre amis, on est indulgent.

Ah ! je voudrais, d'une plume puissante, soutenir l'œuvre que vous lancez, apporter un concours utile à cet essai de décentralisation. La terre, les fleurs et les champs seront mon lot, et quelquefois je viendrai vous dire les mots qu'en secret ils m'auront dictés. Mais de plus qualifiés nous décriront les merveilles de notre petite patrie, son industrie si variée, depuis le travail mystérieux du mineur fouillant les entrailles de notre terre ; celui des hauts fourneaux où l'acier coule en laves brûlantes pour devenir ceinture de cuirassé, canon à mitraille ou soc de laboureur, jusqu'aux travaux de fées où se complaisent les filles vellaves, agitant sur le carreau les fuseaux légers d'où s'écoule une fine dentelle.

Nos poètes, doux gardiens du langage des dieux, accorderont le luth divin pour chanter notre belle nature aux aspects variés, nos montagnes dont les cimes portent des neiges quasi éternelles, nos vallées profondes où s'abrite la maison du paysan ; nos riches plaines où le fleuve s'attarde en replis sinueux, et, de nos vieux manoirs, nous diront le passé de légendes héroïques ou sombres... Tout l'ensemble de notre horizon est évocateur de poésie : il est fait d'ordre, de proportions et de goût, loin des outrances et des extrêmes. Nos monts aux contours adoucis n'élèvent point de flèches abruptes semblant défier les cieus, ils sont là seulement comme les gradins d'un immense cirque dont notre plaine forézienne est le riche parterre. Rien ne vient y opprimer l'âme ou la

raison : les monts ne sont point trop hauts, les plaines pas trop grandes, tout y est reposant et calme ; les bois ont leur source, des troupeaux variés mettent leur note agreste au fond vert des prairies, et chaque printemps l'hirondelle fidèle revient à l'ancien nid.

Ainsi chacun de nous apportera à la ruche commune ce qu'il aura glané. Et s'il y a beaucoup de glaneurs, de glaneuses aussi, le butin sera riche d'attraits et de charmes qui prendront mieux notre cœur et notre pensée que les publications tapageuses de la capitale.

Nos provinces recèlent maints trésors discrets, ignorés, qu'il s'agit de produire et de mettre en relief. Il faut reconstituer une vie provinciale ardente, active, créer des foyers lumineux et chauds où viendront se reconnaître et s'aimer des hommes qui passaient dans la vie sans se voir.

Il apparaît donc que votre tentative est opportune et bonne. Puissiez-vous rallier autour d'elle des concours nombreux et dévoués, qui assurent aux *Amitiés Foréziennes et Vellaves* de longs jours prospères.

C'est le vœu que je forme à leur berceau en ce janvier 1922.

CLAUDE METTON.

VELAY

LES BEAUX-ARTS AU PUY

Après les expositions de MM. Vissaguet, Gautheron, Chaleyé, nous avons eu, au Puy, pour l'aube de l'année nouvelle, celle de M. Paul Rabanit, plus particulièrement consacrée aux sites les plus pittoresques de notre vieille cité.

C'est une brillante série d'aquarelles du vieux Puy que nous présente le jeune artiste, et nous ne pouvons que le féliciter, tant du choix des sujets que de la manière dont il les a traités.

Voici d'abord les deux ponts qui occupent encore aujourd'hui l'emplacement même des ponts gallo-romains de l'antique Anicium, aux deux extrémités de la ville qui fut l'aïeule de notre cité : le pont d'Estroulhas et celui d'Espaly, ce dernier détachant les moellons de ses arches sur les lointains bleutés des montagnes barrant tout l'horizon du val.

Puis le rocher d'Aiguilhe, portant en cimier sa chapelle romane, l'un et l'autre patinés par les siècles, peintres à leur manière, —

l'un et l'autre nimbés de roux et d'or, du côté du couchant, noyés dans les teintes fauves et mauves, à l'Orient, tandis qu'au plus profond de l'ombre émerge, à demi éclairée par un reflet tremblant, accrochée dans le roc, la tour carrée où finissait jadis le rempart d'Aiguilhe, devenue après la Révolution la maison de Vital Bertrand de Farges, le seul bourgeois du Puy qui, en pleine Terreur, osa élever la voix devant le bûcher du Martouret, pour tenter de sauver des flammes la Vierge Noire de notre Cathédrale.

Signalons encore le val de la Borne sous Espaly, avec la ville et son rocher émergeant d'un véritable décor de grands arbres aux feuillages d'automne ; — le Monastère de Sainte-Claire, avec sa vieille porte au clocheton pointu et sa ruelle abrupte comme un sentier cévenol ; — le Porche de Grateloup, sous le clocher de Notre-Dame, avec l'ancien hôtel des Dauphins de Viennois, sombre et austère sous ses vieilles couleurs, tirées des laves du terroir, et l'hôtel de la Prévôté, sur la droite, à demi caché par la haute muraille qui fit jadis partie des premières fortifications de la cité naissante ; — enfin l'Entrée de la Porte Saint-Robert, le passage célèbre où s'écrasaient les pèlerins, aux jours de Grand Pardon, le théâtre du grand massacre de la « *Journée des Etouffés* », — et que l'artiste a rendu avec beaucoup d'âme et de vérité, dans le coloris tout oriental qui est le propre de notre ville haute.

FÉLIBRIGE

Marius Jouveau publie chez Roumanille un nouveau volume de ses poésies de guerre, consacré cette fois à l'Italie, que l'auteur alla défendre, en 1917, avec le maréchal Fayolle :

« *Image Flourentin*, pouëmo provençau, emé *traduzione italiana di Alessio di Giovanni*. »

C'est un joli recueil, orné d'une belle vue de Florence, et dans lequel toutes les poésies seraient à signaler : le Retour, Paysage toscan, Coucher de soleil, Frère Angelico, Au bord de l'Arno, la Course aux Flambeaux, Fleurs expiatoires, le Pont vieux...

Dans la *Flour au Casco*, Jouveau avait surtout chanté la vie de tranchée ; dans son nouvel ouvrage il se consacre plus particulièrement aux paysages d'Italie, et la palette de l'artiste ne le cède en rien à la verve endiablée du poilu.

POÈTES VELLAVES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Ces jours derniers on ramenait du front le corps d'un poète vellave tué à l'ennemi, le capitaine Eugène Rhullier, du 3^e régiment

d'artillerie coloniale, décoré de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire et de la Croix de guerre, frappé mortellement le 6 août 1917, à Fontaine-aux-Viviers, dans l'Aisne. Issu d'une famille forézienne, originaire de Bas-en-Basset, et qui se nomma jusqu'en 1793 « de Girard de Rhullier », le jeune poète avait été l'un des premiers rédacteurs de *Velay-Revue* et y avait publié, sous le pseudonyme de Jean Lusace, de fort jolis vers. Il excellait dans la chanson, la rêverie, et d'un rien savait faire un petit poème, légèrement verlainien, toujours frais et coquet comme un pastel du dix-huitième siècle. Son *Suicide de Pierrot* avait été le modèle du genre. A côté des beaux vers, moins fluets, plus poignants, d'Edouard Gazanion, — dont la *Boîte à violon* est encore aujourd'hui dans toutes les mémoires, — les délicieuses fantaisies d'Eugène Rhullier avaient été fort remarquées. Sa *Chanson des Feuilles*, notamment, était toute embaumée d'un exquis parfum du terroir. Dans un autre genre, sa *Chanson du soir* ne manquait pas de grâce :

*Regarde !... Au coin du salon sombre
La lampe d'or
Met des pleurs de soleil dans l'ombre...
Ton pied s'endort
Dans la fourrure
Du tapis noir...
Au dehors, murmure le soir...
Entends vibrer les mandolines
Comme un essaim !...*

Il serait à souhaiter que les nombreuses poésies encore inédites du capitaine Rhullier fussent publiées quelque jour avec celles des autres poètes vellaves tombés au champ d'honneur : Louis Magnin, Jean Laurent, Léon Rodier, etc...

Aujourd'hui paraît un nouveau volume de poésies de M. Gratien Bonnet, neveu et continuateur d'Aimé Giron : « *A travers la bourrasque*. » Ce sont les poésies de guerre du chantre des « *Toutes Petites* ». Elles débute par le départ du régiment : *Morituri te salutant !* et s'achèvent sous l'*Arc-de-triomphe*,

Sur lequel se fixa le vol de la Victoire.

Il serait trop long d'énumérer tous les beaux vers que contient ce joli volume, dont l'aspect rappelle les « *Fleurs des Montagnes* », et dont tous les poèmes seraient à citer en entier : la Cagna, la Messe en plein air, Noël Rouge, la Tache de sang, le Rêve du guetteur... Nous donnerons seulement quelques strophes de « *L'Avion de guerre* » :

Levez les yeux ! voyez là-haut,
Dans l'océan bleu des étoiles,
Resplendir la blancheur des voiles
D'un navire étrange et nouveau...
C'est un Avion ! Bienvenu,
Acclamé, sur la foule il passe,
Conduit par la sublime audace
D'un nouvel Icare inconnu.
Qui croirait qu'il porte en son flanc,
Cet esquif fragile, une foudre
Qui pourrait d'en haut mettre en poudre
Toute la ville en un instant ?
On suit son vol de papillon
Dans l'air plus léger qu'une flamme ;
Chacun laisse un peu de son âme
A la suite de son sillon.
Car à sa poupée s'est montré
Le drapeau français qu'il entraîne
A la conquête d'un domaine
Jusqu'à ces temps inexplorés.

LE LIVRE D'UN PAYSAN VELLAVE

Qui donc disait que les paysans ne savaient pas écrire ?... Il nous arrive aujourd'hui d'Yssingeaux un fort beau volume de 200 pages in-4° : *La Famille Peyroche du Manchon*, livre de raison des Peyroche depuis 1450 jusqu'à nos jours. L'auteur, M. Louis Peyroche, ne s'est pas contenté d'en rédiger le texte ; il a lui-même dessiné les gravures, orné son ouvrage de têtes de chapitre et de culs-de-lampe tout à fait artistiques.

Le chapitre consacré à l'histoire de la Révolution à Rosières, Malataverne et Retournac constitue une page inédite et tout à fait curieuse de la vie vellave pendant la Terreur. Dans le reste de l'ouvrage on retrouve à tout instant des faits historiques, parfois déjà connus, mais souvent ignorés, — toujours exposés avec beaucoup de clarté et de vie, toujours appuyés sur des documents sérieux et authentiques. Car chez les Peyroche, comme chez tous les paysans du Velay restés fidèles aux traditions passées, les papiers de famille ont été conservés avec un soin jaloux. Il me souvient d'avoir un jour compulsé, étant à la recherche des ancêtres du troubadour Pons de Chapteuil, les archives des deux familles de paysans du lac d'Issarlès, les Teyssier, de Pourceleyres, et les Rochette, du Poyet. Celles des premiers remontaient au-delà des Croisades, à l'an 955, et comprenaient des rouleaux de parchemins cousus

les uns aux autres sur des longueurs invraisemblables. Celles des seconds dataient des environs de l'An Mille.

A l'époque de la Révolution, tous les paysans du Velay avaient encore, de la sorte, leurs titres de famille. Ce n'est que dans le courant du siècle dernier qu'ils ont commencé à les brûler. Le beau livre de M. Peyroche vient à point pour montrer combien il est regrettable que de tels dépôts de documents soient détruits après avoir été conservés près de mille ans.

A. B.

L'ALMANACH DE BRIOUDE

Brioude ce n'est pas le Velay, c'est la Basse-Auvergne. Mais puisque cette ville et sa région ont été rattachées au diocèse du Puy et au département de la Haute-Loire, nous pouvons bien signaler les initiatives intéressantes dont elles sont l'objet.

Voici donc l'*Almanach de Brioude et de son arrondissement*. Il paraît pour la troisième fois sous la forme d'un copieux volume de 228 pages élégamment présenté. Pour l'éditer, une société qui compte 120 membres s'est constituée, ce qui lui permet d'envisager une longue existence.

En dehors du calendrier, il rappelle fort agréablement de vieilles histoires des temps passés, des coutumes oubliées, des petits métiers dispersés. Il fait revivre devant le lecteur les hommes et les choses qui ont jeté un peu de lustre sur la petite patrie.

Parmi les articles les plus intéressants, signalons : *Mandrin à Brioude*, *Mercaeur*, *le Christ de la Léproserie de la Bajasse*, *Langeac et ses anciens usages*, *les sabots brivadois*, *l'Abbaye de Saint-Pierre de Blesle*, une délicieuse chronique sur *les petits métiers d'autrefois*, *Chanteuges*, des contes patois, des légendes, et bien d'autres choses encore non moins séduisantes.

De fort jolis dessins ornent un grand nombre de pages. Au lieu de clichés, souhaitons pouvoir admirer, dans les futurs almanachs, quelques gravures sur bois : c'est la plus « typographique » des illustrations.

« Si les femmes devenaient des livres, je souhaiterais qu'elles fussent almanachs, car on en change tous les ans », disait un philosophe qui ne manquait pas d'esprit. Il avait bien raison. Mais, à défaut de cette joie qui ne nous sera jamais donnée, l'*Almanach de Brioude* nous apportera certainement chaque année des choses nouvelles, intéressantes et variées.

P. B.

N. B. — M. Emile Grenier, avocat, qui préside la Société de l'*Almanach de Brioude*, donnera tous renseignements à ceux que cette publication pourrait intéresser.

LES IDÉES, LES ŒUVRES ET LES FAITS

LE THÉÂTRE A PARIS

La souriante Madame Beudet, de MM. Denys Amiel et André Obey ; Papa, de R. de Flers et G.-A. de Caillavet ; Le Mariage de Figaro, de Beaumarchais ; Les Frères Karamazov, de MM. Jacques Copeau et Jean Croué, d'après Dostoïewski :

La souriante Madame Beudet est l'une de ces femmes, — si nombreuses, — dont l'âme est un printemps qui ne peut pas fleurir. Mariées à quelque butor égoïste comme Beudet, dont la plaisanterie est basse et de ton assez vil, elles n'en conservent pas moins une dignité gracieuse, une vertu inattaquable : leur sourire est le voile pudique de leur vie normale. Au demeurant, elles n'auraient pas de grief formel à faire valoir ; leurs maris ne recèlent pas une de ces tares qui entachent fâcheusement une personnalité, mais ce sont des hommes ingénieux à leur faire une vie fourmillante de petites tracasseries, et elles étouffent entre leurs mains comme des roses innocentes.

Vienne la première mèche blanche, on s'affole : la jeunesse vous abandonne, on mesure le temps perdu et l'on n'a encore rien donné d'un être dont tout le secret lyrique tend à s'épanouir, « c'est si triste d'être soi-même toujours ». On veut vivre pourtant, on est en mai, « tout sort de terre », on se sent au cœur des réserves inépuisables de tendresse... qu'en faire ?

Et voici que, parallèle à cet amour inexprimé, grandit au cœur de la femme une haine irrésistible qui finit par éclater en un soir plus amer : Beudet fanfaronne volontiers avec un revolver non chargé dont il applique le canon sur sa tempe et fait jouer la détente. Un jour qu'il est absent, la souriante Madame Beudet introduit une balle dans ce revolver ; le lendemain elle se repent, elle veut reprendre l'arme, tout s'y oppose, Beudet lui-même, dans une scène où son cynisme le condamne. Mais au lieu de l'atteindre, la balle va se perdre dans le vide, et Beudet, un moment perplexe, de se

jeter, illuminé, aux genoux de sa femme en lui criant : « Tu as voulu te tuer !... Faut-il que je t'aie rendue malheureuse... »

Tel est le dévouement inattendu de cette petite action que leurs auteurs ont eu raison d'appeler une tragi-comédie. Ecrite dans un style direct et sans fard, elle est la vie même, la triste vie... c'est le plus bel éloge que j'en pourrais faire, si je ne tenais à en ajouter un autre : il y est prouvé, par de jeunes auteurs, que l'on peut, au cours de deux actes, jouer d'un revolver sans glisser au romantisme. Il suffit donc d'avoir la manière...

D'autres ont le procédé : c'est plus habile ; leurs pièces faites en série sont un article de Paris ; elles en ont l'agrément léger et l'inconsistante fantaisie. Ainsi, vers le soir, après un repas choisi, quand la chair est béate et l'esprit libéré des diurnes contingences, quoi de plus agréable que de prendre le chemin du Vaudeville, d'y louer un fauteuil accueillant et d'y voir jouer Papa ? C'est un aimable marivaudage présenté par deux acteurs qui jouent vrai : MM. Huguenet et Lefaur. A la vérité, l'ombre de Marivaux pourrait s'offenser que l'on plaçât cette comédie sous son patronage. Mais depuis les *Fausse Confidences*, le genre créé par Marivaux s'est si sensiblement éloigné du modèle que le nom qui le désigne en a reçu un sens dont il ne s'est pas relevé. — Papa est une comédie semillante qui côtoie le vaudeville, reprend un ton plus grave, retourne à la blague, se relève sur une pointe de sensibilité, monte, descend, repart, s'arrête et recommence... Cet ouvrage et d'autres de la même veine ont mené leur auteur à l'Académie ; les foules y courent comme au feu d'artifice, mais le propre des foules n'est-il pas de chercher à ces jeux le plaisir d'un moment, et d'en revenir éblouies sans se demander au retour ce qui reste de leurs fusées ?

Pour voir du théâtre, il n'est que de passer l'eau et d'entrer au *Vieux Colombier*. Cette petite boîte contient le meilleur onguent théâtral qui se vende actuellement à Paris ; là, il arrive que l'on puisse avoir le sentiment de la perfection. La troupe n'y est pas composée de vedettes et de comparses : elle constitue un groupe homogène, une compagnie d'acteurs solidaires à qui revient le nom si galvaudé d'artistes, parce qu'ils ont la foi. Ce sont pourtant, comme les autres, gens de théâtre, et salariés, mais ceux-là font de leur métier un art, qui en ont la coquetterie et le souci du beau. Moréas aimait à dire qu'il regardait un poème comme une chaussure : il voulait d'abord que ce fût bien fait. Qualités latines, besoins d'une race !

Au *Vieux Colombier*, quel que soit le spectacle, vous le verrez ordonné et composé comme une toile de Poussin ; il y a tels moments

où l'on voudrait que l'action s'arrêtât, tant le groupement des personnages, le jeu des costumes, le respect des valeurs, le choix précis de l'accessoire, l'attitude de comédiens qui ont du style — et qui tous en ont — vous retiennent comme une toile pour la joie rêveuse qu'elle procure et le monde de pensées qu'elle éveille. Et je suis certain de n'être pas contredit par le Rédacteur en chef de cette Revue si je lui rappelle que la mort du *Pauvre sous l'escalier* est émouvante comme une de ces Mises au Tombeau, dont le relief nous saisit dans l'ombre pieuse de nos vieilles églises.

Cette troupe excellente a repris le *Mariage de Figaro* et l'a joué finement, scène par scène. Toutefois, il semble que l'allure en ait été parfois un peu modérée. *Le Mariage de Figaro*, c'est aussi *La Folle Journée*, et si *Beaumarchais* recommande à l'acteur qui jouera *Figaro* « une raison assaisonnée de gaieté et de saillies », il n'en reste pas moins que l'action s'est trouvée parfois ralentie par un jeu quelque peu tendu, la recherche d'un détail, la hantise évidente du fini ; une fantaisie plus animée n'aurait pas permis entre certaines scènes ces intervalles, à peine sensibles, mais excessifs pour un spectacle qui demande un entrain continu. — Etrange pièce que ce *Mariage de Figaro* placé comme un baril de poudre sous le vieil édifice... ! Et qu'a-t-on mis à sa place ? Quoi ? Tout n'a pas fini par des chansons... « Douceur de vivre », « charme séculaire », comme vous persistez à travers ces scènes délicieuses où l'essentiel est dit, et rien de plus, où les nuances sont exquises, les délicatesses infinies, où circule je ne sais quelle noblesse qui dut faire partie de l'air qu'on respirait !

Le Mariage de Figaro présageait la Révolution française ; pour comprendre le bolchevisme et sa mystique, aurait dit *Péguy*, il suffit de pénétrer à la suite de Dostoïewski dans la famille *Karamazov*. L'âme slave est déjà toute dans Tolstoï : enfantine et chaotique, elle n'est au fond qu'une âme un peu plus trouble que la nôtre, une âme que les civilisations ont filtrée moins lentement, une âme qui n'a pas éliminé tout à fait ses parties primitives. Et il est de fait qu'à la base des cataclysmes sociaux, il y a toujours cette cruauté naïve et cette pitié sans contrôle, indices de tempéraments encore voisins de la nature. Avec Dostoïewski, ou plutôt avec les personnages de MM. *Copeau* et *Croué*, nous voyons, agissants et parlants, une famille d'Atrides russes ; nous voyons aux prises avec la vie, des âmes où voisinent les instincts les plus aptes à s'entredévorer.

Sourde atmosphère où la vie latente est comme un palier qui leur sert à bondir vers tous les paroxysmes. Les voici : le père, ivrogne et débauché ; le fils aimé, un philosophe disciple de Nietzsche,

che, négateur et sarcastique ; le cadet, officier impulsif et prodigue, rival amoureux de son père ; le demi-fils, un épileptique, serviteur du père *Karamazov*, né d'une rencontre avec une fille de rien : « La Puante » ; les voici comme des jaguars en cage ; il faut toujours s'attendre à leurs ruées, il faut être prêt à leurs bondissements. La joie, l'amour même prennent chez eux, comme chez les femmes, une forme spasmodique, une allure violente, une ardeur féroce ; cela devient une sorte de lutte compliquée et cruelle où nous, gens d'autres cieux, éprouvons un malaise continu. Quant au dernier fils *Karamazov*, c'est un lévite tendre et passif dont le mysticisme naif s'oppose au réalisme brutal de ses frères, et qui se contente d'expliquer : « Il y a en eux un instinct frénétique et sauvage d'où l'esprit de Dieu est peut-être absent. »

Vous le voyez, à la simple énumération des caractères : ce foyer des *Karamazov* contient tous les germes virtuels d'une catastrophe ; tout y est louche, faux ou décomposé ; aucun sentiment n'est à sa place ; le déséquilibre est total ; dès les premiers engagements, on sent qu'ils sont condamnés, qu'un souffle démentiel a passé sur ces fronts, qu'à travers ces ruades et ces sautes d'humeur ils ne font que s'acharner à leur perte ; il pèse sur eux, comme sur *Œdipe*, un *fatum* inéluctable.

C'est assez dire quelle grandeur tragique, quel sens de l'horreur, quelle puissance de révélation, cette pièce peut prendre aux yeux du spectateur. Le jeu aigu du *Vieux Colombier* convient à sa présentation ; il faut en louer tous les interprètes et, à leur tête, *Copeau*, l'animateur.

GUY CHASTEL.

LES BALLETS SUÉDOIS AU THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Le Théâtre des Champs-Élysées est le théâtre de l'art moderne par excellence. La saison dernière, la troupe assez connue en province des « Ballets Suédois » y donna au public parisien la primeur de quelques œuvres comme « *Ibéria* », les « *Vierges folles* », les « *Mariés de la Tour Eiffel* ». — Plus tard, ce furent les « *Concerts futuristes* » !

Approuvant pleinement l'idée qui est le principe même de ce théâtre, à savoir qu'il faut chercher des formes d'expressions nouvelles, s'adaptant à nos conceptions modernes de l'Art, j'eus la curiosité, dernièrement, d'entendre deux œuvres de deux jeunes maîtres de l'école actuelle. « *L'homme et son désir* » de M. Milhaud, et « *Skating Rink* » de M. A. Honneger.

On peut distinguer dans l'œuvre de M. Milhaud, deux parties : une purement musicale (bien qu'on ait quelque scrupule à se servir de cet adjectif !) ultra polytonique ; de telles beautés sont trop hautes pour la compréhension vulgaire ! — J'ai donc renoncé à éprouver la moindre émotion de ce côté-là.

Quant à la seconde partie, elle consiste spécialement en bruits rythmés et nécessite l'emploi d'« instruments » tels que « cymbales, grosse-caisse, castagnettes, bouts de bois, sifflets », etc. Je ne doute pas que M. Milhaud ait innové dans ce domaine-là. L'impression « physique » ressentie est très forte ! — Je passe sous silence le genre d'art qui inspira les décors et le cadre dans lequel l'œuvre fut présentée.

Le « Skating Rink » de M. Honneger est un véritable tour de force. Quel est le musicien, si ce n'est celui-là, qui aurait eu l'idée éminemment originale de s'inspirer d'un skating, où tournoie dans une « atmosphère sonore, lumineuse et féérique » tout un monde équivoque. — Dans ce tournoiement perpétuel, l'auteur du poème, M. Canudo, a voulu voir le « signe éternel des recommencements, et le sens éperdu de toute la vie » ! Joli symbole.

La musique de M. Honneger, elle, ne fait qu'un emploi discret de l'orchestre si spécial de M. Milhaud. — On est charmé par de fréquents solos de cors, dans l'extrême aigu, jouant à un demi-ton en dessous ou en dessus de la flûte. Il est à supposer, d'ailleurs, que M. Honneger compte beaucoup sur les fautes toujours possibles des exécutants, pour agrémenter sa musique de charmes nouveaux ! — Je crois qu'il s'agit, là, d'un grand Art, dont M. Honneger est le maître incontesté..., à moins qu'il ne s'agisse plus vulgairement d'une entreprise commerciale, dont les résultats ne doivent pas être à dédaigner !

G. R.

LE MOBILIER ET L'ART DÉCORATIF AU SALON D'AUTOMNE

Il serait bien inutile qu'on en parlât encore si, malheureusement, tant d'honnêtes gens de chez nous n'avaient besoin d'être mis en garde contre le mauvais goût de ces productions « modernistes » pour lesquelles un engouement inexplicable, malsain et contagieux se manifeste depuis peu en province, alors qu'il semble s'éteindre à Paris. Entendez bien que je ne parle point ainsi pour les lecteurs — public restreint, public d'élite, certes — des *Amitiés Foréziennes* et *Vellaves*, mais puisque celles-ci m'ont fait l'honneur de me de-

mander mon avis sur cette exposition, je considère comme un devoir de dire en toute franchise ce que je pense.

Je n'ai pas l'intention de donner ici une description détaillée des œuvres exhibées au Salon d'automne. Le voudrais-je que mes souvenirs ne me le permettraient pas.

J'étais au vernissage. Ce sont des vues d'ensemble que j'en ai rapportées. Ce n'est donc aussi qu'un jugement d'ensemble que je puis essayer de porter aujourd'hui.

Mais une remarque liminaire s'impose ; j'en emprunte l'expression à M. François Fosca, dans son article de la revue *Art et Décoration* : « Un salon, écrit-il, n'est nullement le résumé de la production contemporaine » ; remarque particulièrement juste pour le Salon d'automne, qui ne représente guère, à vrai dire, qu'une chapelle artistique ou plutôt à prétentions artistiques. Fort heureusement les arts bien français de l'ameublement et de la décoration ne manquent pas d'autres représentants plus qualifiés. Ne l'oublions pas. Gardons-nous aussi de toute injustice. Même parmi les œuvres du Salon, nous devons faire une place à part aux trois ensembles groupés par Paul Follot, Louis Sue, André Mare, Rullman et Jaulmes. Ceux-ci méritent de n'être pas confondus dans un jugement sommaire avec les autres exposants. Ils n'ont pas craint de puiser aux sources de la plus pure tradition classique, et de soumettre leurs créations les plus originales aux vieilles règles que l'expérience et le bon sens, frère du bon goût, ont consacrées. Nous nous plaçons à rendre hommage à leur valeur artistique et souhaitons que leur exemple soit suivi.

Mais que dire des ensembles présentés par nos grands magasins de nouveautés, sinon que ceux-ci persistent dans leurs pires errements et continuent à fausser le goût du public en essayant de lui imposer le leur. La fantaisie la plus arbitraire règne sans frein ni règle dans la plupart de ces œuvres. Ce ne sont que nuances heurtées, motifs bizarres, lignes brutales, meubles taillés à coups de hache, sans forme ni mouluration, sorte de caisses peintes, plaquées de bois rares ou de riches matières. C'est ainsi que travaille l'imagination déchaînée, la folle du logis. Sans doute, parfois quelques réminiscences individuelles ou héréditaires peuvent lui venir en aide, mais alors que donnent-elles ? Quelques jolis boudoirs de poupées, peut-être une chambre d'enfants, ou bien encore un brillant mobilier de saison pour Dauville, Biarritz ou la Riviera ; pour quelques villas où l'on ne fait que passer. Mais vous, qui voulez meubler la maison où l'on demeure, laissez tout cela. Vous en seriez bientôt fatigué.

Un livre récent s'intitule : « Comment il ne faut pas écrire. »

J'ignore si son auteur a atteint le but qu'il s'était proposé, et par quels moyens ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que le Salon d'automne a fort bien réussi, sans le vouloir, à nous montrer comment il ne faut pas meubler un intérieur. La leçon a déjà été entendue à Paris, et tout porte à croire que cette ère de mauvais goût touche heureusement à sa fin. De vrais artistes, plus soucieux de bien faire que de vendre beaucoup, travaillent loin de toute publicité. Une renaissance se prépare. Espérons qu'elle nous sera révélée bientôt par un prochain Salon du Mobilier et de l'Art décoratif.

J. R.

LES MATINÉES DE LA VILLA SAÏD

M. Paul Gsell a réuni récemment sous le titre : « *Propos d'Anatole France* » quelques-uns des doctes et substantiels entretiens qu'il eut l'heur de recueillir, avant la guerre, aux matinées de la Villa Saïd, et dont un certain nombre avaient été publiés par fragments dans le *Cri de Paris* et la *Grande Revue*. La lecture du livre de M. Gsell est d'un vif agrément. M. France y discourt en rêveur nonchalant, à la manière de M. l'abbé Jérôme Coignard. Si nulle intrigue ne relie ces dialogues philosophiques, on sent du moins à travers l'harmonie des phrases, par-delà les apophtegmes et les mots succulents, le trait psychologique, humain, et profondément romanesque. Les joies que nous dispense M. Bergeret se parent, ici, de l'attrait que confère la mise en scène de personnages connus et contemporains. Quelle vision humaine, d'un raccourci profond, en des pages comme celles-ci :

« Rodin venait d'achever en glaise une statue imposante du poète. Victor Hugo se dressait debout à la pointe d'un rocher. Toutes sortes de Muses et d'Océanides virevoltaient au-dessous de lui.

« Un matin, le sculpteur conduisit à son atelier une caravane de journalistes qui désiraient contempler l'œuvre nouvelle.

« Par malheur, il avait laissé la veille un vasistas ouvert. Et comme un terrible orage avait éclaté pendant la nuit, une trombe d'eau avait réduit l'immense groupe en une bouillie informe. Le rocher s'était effondré sur les divinités dansantes. Quant à Victor Hugo, il s'était affalé dans un océan de boue.

« Rodin poussa la porte, fit passer devant lui ses hôtes ; et soudain, il aperçut le désastre. Peu s'en fallut qu'il ne s'arrachât la barbe de désespoir.

« Mais déjà montait un concert d'éloges :

« — Inoui ! — Prodigeux ! — Formidable ! — Ce lac de fange

« d'où émerge Victor Hugo, quel symbole ! — Vous avez voulu représenter l'ignominie d'une époque où seule l'inspiration du barde sublime surnageait noble et pure. Que c'est beau ! »

« — Vous trouvez ? » demanda timidement Rodin.

« — Comment donc ! C'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

« Oh ! surtout, Maître, n'y touchez plus ! »

Il faudrait hésiter à poursuivre, si la mine n'était aussi riche.

« C'était, dit M. France, au temps où nous fondions le *Parnasse*.

« Nous nous étions maintes fois réunis, Coppée, Leconte de Lisle,

« Catulle Mendès et moi à la librairie Lemerre, et le premier

« numéro de notre revue allait paraître.

« Nous cherchions ce qui pourrait attirer sur notre nouveau-né

« l'attention de l'univers.

« L'un de nous, je ne sais plus lequel, conseilla de demander à Victor Hugo, alors en exil à Guernesey, une lettre préface.

« Cette idée fut accueillie d'enthousiasme. Et nous écrivîmes

« aussitôt à l'illustre proscrit. Quelques jours après nous parvint

« une épître extraordinaire :

« Jeunes gens, je suis le passé ; vous êtes l'avenir. Je ne suis

« qu'une feuille ; vous êtes la forêt. Je ne suis qu'une chandelle ;

« vous êtes les rayons du soleil. Je ne suis que le bœuf ; vous êtes

« les rois mages. Je ne suis qu'un ruisseau ; vous êtes l'océan. Je

« ne suis qu'une taupinée ; vous êtes les Alpes. Je ne suis... etc.,

« etc...

« Ça continuait ainsi pendant quatre grandes pages et c'était signé Victor Hugo.

« Nous lûmes ensemble cette affolante missive. Dès la deuxième

« ligne, nous éclatâmes de rire ; à la quatrième nous nous tenions

« les côtes ; à la dixième nous tombions en convulsions.

« Catulle Mendès s'écria que nous étions victimes d'une mystifi-

« cation odieuse. Cette funambulesque réponse ne pouvait être

« du grand homme. Des mouchards de la police impériale avaient

« sans doute intercepté notre requête et avaient voulu nous jouer

« un tour. Mais nous ne serions pas dupes.

« Nous nous concertâmes sur ce qu'il fallait faire. Le résultat

« de cette conférence fut que nous correspondîmes avec Juliette

« Drouet, qui vivait alors à Guernesey, près de son dieu. Nous lui

« confiâmes notre mésaventure et notre impatience d'obtenir une

« lettre qui fût vraiment de Victor Hugo.

« Six jours après, nous reçûmes la réponse de Juliette Drouet.

« La pauvre femme était navrée. La première lettre était bien de

« Victor Hugo : sa fidèle amie nous en donnait l'assurance. Elle

« s'étonnait même de notre doute, car, enfin, disait-elle, son génie
« crevait les yeux dans ces quatre pages.

« Pourtant nous ne publiâmes pas l'épître du sublime poète.
« Nous pensâmes pieusement qu'elle le déshonorerait. Que nous
« étions naïfs ! Rien ne déshonore les dieux.

M. Bergeret fut longtemps l'ami de M. Aristide Briand, avant
l'époque où celui-ci conquiert le pouvoir. Un jour, dans un meeting,
ils étaient voisins sur l'estrade :

« La salle était froide et la rhétorique la plus enflammée ne la
« dégelait pas.

« — Attendez, me dit Briand à l'oreille, je vais *passionner* le
« débat. »

« Il avise au milieu de la foule un honnête gobe-mouche qui, les
« yeux écarquillés, la bouche ouverte, ne soufflait mot.

« Citoyen ! lui cria-t-il, pourquoi interrompez-vous sans cesse ? »

« — Moi ? » demanda l'autre tout ahuri.

« — Oui, vous ! vous ! Sachez qu'un adversaire loyal attaque
« à visage découvert ! Montez à la tribune ! »

« — A la tribune ! à la tribune ! » clama l'assistance.

« — Mais je ne disais rien... »

« On bousculait le malheureux qui tentait de s'esquiver. Soudain
« il fut empoigné par une demi-douzaine d'énergumènes qui le
« hissèrent sur l'estrade. Il y arriva tête en bas. Pendant une demi-
« seconde, j'entrevis deux jambes qui battaient désespérément
« l'espace.

« — A la porte ! à la porte ! » hurla-t-on.

« Les deux jambes disparurent dans un tourbillon.

« La glace était rompue. L'auditoire, ravigoté par cette exécution
« sommaire, écouta dès lors les orateurs avec une édifiante sym-
« pathie. »

Sans doute, parfois, le trait est moins amer, encore que vif et
saisissant. Les lecteurs du livre de M. Gsell apprécieront les iné-
puisables ressources de l'esprit de M. Bergeret.

REVUE DES LIVRES

CHARLES MAURRAS : *Tombeaux* (1 vol., Nouvelle Librairie
Nationale). — EUGÈNE MARSAN : *Amazones* (E. Champion).

Nous sommes en retard avec M. Charles Maurras pour signaler
son dernier ouvrage « Tombeaux ». L'aiguillon de l'actualité nous
a contraint de parler d'autres livres. Mais pour ceux de
M. Maurras le temps ne signifie rien.

Dans ces « Tombeaux », le maître a recueilli les cris de douleur
que la mort de ses disciples, de ses amis lui arracha pendant la
guerre. Ils brillent aux pages du livre, les noms de ces jeunes
hommes « couchés froids et sanglants sur leur terre mal défendue » :
Pierre Gilbert, Lionel des Rieux, Jean-Marc Bernard, Jules Soury,
Octave de Barral, André Fernet, Auguste Cochin, Michel Psichari,
Albert Bertrand-Mistral, les six frères Ruellan, Pierre David,
Pierre Villard, Léon de Montesquiou, etc., etc.

On peut ne pas partager les idées politiques de Maurras. On peut
ne pas se laisser convaincre par sa dialectique, et refuser
d'admettre ses conclusions ; mais on ne peut pas ne pas admirer
cet homme dont la pensée a été la nourriture de tous ces Morts.
Maurras a été leur maître à tous. Il a dominé leurs âmes. Il avait
allumé en elles la flamme du sacrifice. Ils étaient, ces héros, — lisez
les lettres qui sont dans le volume, — décidés au dévouement
suprême, pour servir d'exemple. La plupart ont nommé Maurras
dans leur testament, et souvent ceux qui ont eu le douloureux pri-
vilège de recueillir les objets d'un mort, ont trouvé, à côté de l'adieu
destiné au père ou à la femme, une lettre adressée à Maurras.

Il le faut savoir reconnaître et dire.

Je ne me donnerai pas le ridicule de juger quoi que ce soit dans
l'ouvrage.

Je veux toutefois, pour l'honneur de notre langue, en relever
un passage.

Tel quel, dans sa grave solitude sauvage, ce plateau (le plateau
champanois) m'a paru le plus beau des socles pour le monument.
Les héros y dormiront-ils, maîtres définitifs de la plus certaine et
de la plus juste propriété qui soit au monde, le terrain occupé et
conquis par le sang ? Ou n'y laissera-t-on que leur ombre fidèle
dialoguant avec ces lueurs, ces pluies et ces vents qui reçurent leur
dernier souffle ? De toute façon, c'est là et non ailleurs qu'il faudra
les sculpter et les abriter éternellement. Dans cette verdoyante, fine

et voluptueuse Champagne où tout est arceau de verdure, eaux gracieuses, vignobles dorés, villes antiques et charmantes, églises magnifiques, dans la province où la plus vieille civilisation sort des jeunes forêts, la nature ou l'histoire sont venues tailler de leurs mains ce grand cercle de spacieuse désolation pour inviter l'homme à y prendre conscience des sévérités du destin.

M. Maurras peut se promener dans cette « allée des Tombeaux ». Son cœur saignera de nouveau en lisant les beaux noms gravés dans le marbre ; mais il aura le « sublime orgueil » de se dire, — et ce sera son titre le plus impérissable, — que c'est lui qui leur a appris à mourir.

* * *

Si d'aventure vous vous trouvez à Paris dans un milieu littéraire, prononcez le nom d'Eugène Marsan. Aussitôt les plus revêches souriront. Les adversaires prêts à se déchirer se calmeront. Tous les fronts s'éclairciront et un unanime concert de louanges s'élèvera. Eh ! oui, Eugène Marsan fera ce miracle. Il en a bien fait d'autres. Je sais un jeune irritable qui avait fait 500 kilomètres pour souffleter un ridicule monsieur qui joue les saint Thomas. C'est dire qu'il était résolu. Des amis parisiens le chapitrèrent. Il ne voulait rien entendre et tenait à sa gifle. En cinq minutes, M. Marsan le calma, faisant appel à sa raison. La liste est immense des gens qu'il a servis, qui ne le sauront jamais, et aussi, des débutants dans la carrière des Lettres qu'il a accueillis, conseillés, dirigés, guidés avec cette obligeance exquise et ce sourire que l'on ne peut oublier. Aussi est-il, je le répète, unanimement aimé, écouté, respecté.

Mais, me direz-vous, pour jouir d'une telle influence, M. Marsan doit avoir derrière lui une imposante bibliothèque. Détrompez-vous, bonnes gens. La plaquette dont je vous vais entretenir est la troisième qu'en vingt longues années M. Marsan ait publiée.

— C'est peu, et...

— Homme ignare, arrêtez ! Vous allez dire une sottise.

— Il me semble, pourtant...

— Point, vous dis-je. Apprenez que si Marsan n'a rien donné de plus, c'est que, en grand seigneur et avec un désintéressement magnifique, il a dispersé la matière de dix volumes pour la défense d'une idée. Son œuvre, il la faut rechercher dans les revues et les journaux qui ont la préoccupation du bon renom français : l'*Ermitage*, l'*Occident*, les *Essais*, les *Ecrits nouveaux*, *Pour le Plaisir*, le *Divan*, le *Bon Ton*, la *Revue Universelle*, l'*Action Française*. J'ai gardé pour le dernier, la *Revue Critique des Idées et des Livres*, forteresse de l'esprit français et sévère gardienne de la grande tradition classique. De quel amour il l'aime, la chère maison du Boulevard

Saint-Germain ! Il lui a consacré, déjà, dix années de sa vie, assumant les écrasantes fonctions d'administrateur puis de rédacteur en chef. Labeur insoupçonné, ingrat, astreignant, nécessitant un jugement sûr et prompt, une patience éprouvée, et le dévouement quotidien de bien des heures. Je ne parle, bien entendu, que du travail matériel : lecture et choix des manuscrits, réception de quémandeurs, confection du numéro avec son fastidieux cortège de distribution, de corrections d'épreuves, de mise en page, etc.

Dieu merci, ce n'est pas par ces seules besognes, — exécutées avec le constant souci de la perfection, — que M. Marsan participe à la vie de la *Revue Critique*. Il n'est pas, je crois, de table trimestrielle où il ne figure par plusieurs articles qui font autorité. N'avez-vous plus à la mémoire ces pages magistrales sur Moréas et La Fontaine, que vous avez lues l'an passé ? Et ce « Classicisme fantôme » qui a porté le désarroi au camp adverse, et ce « Carnet de chèques d'Apollon » si plein de bon sens ? Si vous le pouvez, procurez-vous la collection des publications dans lesquelles il écrit, et vous vous rendrez compte que s'il n'a publié que trois plaquettes, Eugène Marsan n'en est pas moins un des premiers écrivains de ce temps, à côté de Jaloux, de Vaudoyer, de Benoît, de Duhamel, de Thérive, de Henriot, de Benjamin, de Jean Longnon, de Montfort, de J. et J. Tharaud, de Jean Variot, des frères Boulenger, de H. Martineau, de Massis, de Miomandre, pour ne citer que ceux dont le nom m'est présent à l'esprit.

Si vous demandiez la preuve, je vous prierais d'ouvrir « Amazones », et de lire sur la dernière page, les noms de ceux qui ont collaboré à la collection dont ce volume est le trente-sixième. La fine fleur des écrivains de notre race. D'abord, ceux que je citais il y a un instant : les Tharaud, les Boulenger, Miomandre, Henriot, Massis, Longnon, Montfort, Duhamel, Variot ; puis, les grands aînés : Barrès, Maurras, R. de Gourmont, Louis Barthou, Pierre Loti, le maréchal Lyautey, Paul Bourget, Anatole France. C'est à leurs côtés qu'un éditeur fin lettré a rangé Eugène Marsan. Et c'est sa place.

Ses *Amazones*, silhouettes féminines, il les a tirées de son carnet secret. Il y a *Léone ou la Philosophe*, *Lucette ou la Guerrière*, *Suzanne ou la Politique*, et des *Passantes*, toutes également charmantes et racontées avec un art exquis. Les détours d'un cœur de femme, Marsan les expose comme en se jouant. Pas de dissimulation. Une petite phrase et nous savons que Lucette, — qui a perdu son mari à la guerre, — ne craint pas la mort. Dans les nuits d'orage, elle se met à la fenêtre de sa maison isolée sur les sommets de Suresne, et s'adressant aux éclairs : « *Où, où, faisait-elle, vous*

pouvez venir. Qu'est-ce que vous me feriez dont je puisse avoir encore peur ? Simple ouvrière, elle touche à l'héroïsme. Mais avec quelle discrétion :

De mai à juillet 1918, lorsque les Allemands menacèrent comme jamais et que Paris ne fut d'abord sauvé que par les escadres d'avions fermant la brèche, Lucette, quasi folle, insultait les hommes.

— Quatre ans et nous en sommes là ! Est-ce qu'ils sont morts en vain ? Est-ce que vous n'allez pas tous partir et vous faire tuer ?

Déjà, quand le canon à longue portée avait tiré et qu'une évacuation partielle des fabriques de la zone avait été ordonnée, elle avait fait des siennes, refusant de s'en aller.

— S'ils viennent, j'en voudrais tuer deux, l'un pour le venger, pauvre homme, l'autre pour venger d'avance ma propre mort. Comment faites-vous pour ne pas comprendre et vous moquer ? Je m'y prendrais si bien que je pourrais disparaître à mon tour sans avoir été leur plaisir. »

Suzanne la politique, alors qu'elle avait un amant « imagina de « plaire à un grand garçon qui fréquentait chez elle et de s'en faire « épouser... »

Ce n'est pas à présent qu'elle est malheureuse, ayant aimé son jeune mari et oublié l'autre. Elle le sera dans quelques années, lorsque, sortant du vertige de sa jeunesse, elle fera sur elle-même un retour ; quand toute la volonté d'une âme ne pourra plus rien contre une faible et misérable voix, la honte.

Si vous voulez savoir maintenant comment M. Marsan sait conter, lisez cette courte histoire que certains auraient mise en trente pages.

Lorsque quelqu'un mourait, l'on mettait le corps dans une salle réservée et on le cousait dans un drap. Vint une novice qui, chargée pour la première fois de la besogne, tremblait de la tête aux pieds.

Pensez si elle était bien aise d'avoir fini. Mais le mort bougeait, le mort se trainait derrière elle. Elle s'évanouit. Elle avait cousu son tablier avec le linceul.

Pour finir, ce petit chef-d'œuvre : « La Silencieuse » :

Trois gamins menés par deux femmes dont l'une est belle. Elle laisse sa compagne diriger, gourmander la petite troupe. Elle, c'est une reine silencieuse.

J'ai jeté sur elle un regard involontaire, qu'elle m'a rendu de la même façon. C'est ainsi que peut naître dans les cœurs humains le feu.

Sa compagne venait de donner aux enfants un ordre : « Ne marchez pas si vite. Ne vous éloignez pas trop. »

Elle a répété : « Ne marchez pas si vite. Ne vous éloignez pas... »

Pour faire entendre sa voix à l'inconnu qu'elle ne reverrait jamais.

Avez-vous lu souvent des pages de cette qualité ?

PIERRE VARILLON.

REVUE DES REVUES

Un hommage à Louis Mercier. — La *Revue fédéraliste*, qui paraît à Lyon, a consacré son numéro de décembre à Louis Mercier. Il est orné d'un autographe et d'un beau poème du maître : *la Nuit révélatrice*. Ont collaboré à cet hommage un certain nombre d'écrivains, parmi lesquels nous citerons : MM. Louis Aguetant, René Bazin, Henry Bordeaux, Henri Ghéon, Léon Daudet, Louis Pize, Henri Lardanchet, Henri Rambaud, Joseph de Tonquédec.

Ce dernier établit un curieux parallèle :

Il y a un autre poète, rural et chrétien lui aussi, dont le rapprochement avec Mercier fera saillir le caractère de celui-ci : c'est Francis Jammes. Loin de moi la pensée de leur donner des rangs ; je veux marquer seulement comment ils diffèrent. Jammes est un enfant aux sens exceptionnellement éveillés, curieux des merveilles de ce beau monde riant, et qui s'arrête à chaque pas pour les saisir. Il s'en va flânant sans souci, tout le long d'ouvrages où jouent les plus jolis reflets de la terre et du ciel. Mercier, plus viril, plus mûr, plus grave, roulant dans son esprit des pensées moins gaies, se hâte vers son but d'un pas vigoureux...

M. Léon Daudet a loué Mercier d'une plume rapide et vigoureuse. Pour lui, c'est le *Poème de la Maison* qui, dans l'œuvre du poète, porte l'empreinte de la plus incontestable originalité :

Il a creusé là, au-delà des *Intimités* charmantes de Coppée, — poète méconnu par la génération turbulente et pauvre de 1890 à 1914, — une veine neuve et des effets d'un charme pénétrant.

Il faudrait tout citer du lucide et enthousiaste article d'un jeune critique de très grand talent, M. Henri Rambaud. Nous préférons conseiller à nos lecteurs de le lire dans la *Revue fédéraliste*. Mais nous aurions un mot à dire au sujet du passage suivant :

En 1909, Louis Mercier que la pensée chrétienne pénétrait de plus en plus profondément, consacrait à la mort tout un poème dont le sujet était tiré de l'Évangile : *Lazare le Ressuscité*. Un critique y a vu son chef-d'œuvre. Nous ne saurions souscrire à ce jugement : l'ouvrage, nous semble-t-il, a quelques longueurs. Mais l'idée, du moins, en est grande, et deux ou trois pages méritent de prendre place parmi les sommets de la poésie de Louis Mercier.

L'un de nous a placé, en effet, *Lazare le Ressuscité* « au sommet de l'œuvre de Louis Mercier ». Ce n'est peut-être pas à lui qu'a pensé M. Rambaud, en parlant du critique au jugement duquel il ne saurait souscrire ; car cet apparent désaccord ne résisterait pas à une simple explication. On a placé *Lazare* au sommet de l'œuvre de Mercier, oui, mais parce que *Lazare* présente toutes les qualités de la poésie du maître. *Lazare* est un poème à la fois rustique, philosophique et religieux : trois caractéristiques relevées chez Mercier, il y a quelques années déjà, par Emile Faguet. Mais le chef-d'œuvre est, sans contredit, le *Poème de la Maison* : Mercier y atteint la perfection.

Louis Mercier est-il lyonnais ? Il est regrettable qu'un fâcheux ait fait entendre quelques fausses notes dans le concert de ces justes louanges. Faisant état de discussions antérieures, sur le point de savoir si Mercier est forézien ou lyonnais, et revenant sur des querelles personnelles, l'un des collaborateurs à l'hommage s'est permis quelques plaisanteries, pour le moins inopportunes, sur le compte des Stéphanois qui, pris dans leur ensemble, n'ont rien à voir dans cette affaire. Cette provocation n'empêchera aucun Stéphanois de conserver pour Louis Mercier l'admiration que nous avons su lui témoigner en un temps où l'on coupait encore en tartines le pain de notre vaniteux et remuant agresseur.

Louis Mercier a publié, dans le *Journal de Roanne* (1), sous ce titre : *Suis-je lyonnais ?* une spirituelle mise au point. Extrayons-en ces lignes admirables :

... Or, ma terre natale n'est ni beaujolaise ni lyonnaise. Non seulement parce que Coutouvre est à 90 kilomètres de Lyon et à 60 de Beaujeu, mais parce que ni la couleur de notre ciel, ni le style de nos horizons, ni le rythme de nos montagnes (ces grandes éducatrices des poètes) n'évoquent le Beaujolais ni le Lyonnais. Ces deux dernières régions sont déjà méditerranéennes ; c'est à la mer latine qu'elles dédient, par le Rhône et la Saône, le tribut de leurs eaux. Nous sommes à Coutouvre, comme à Roanne, une terre océanique ; c'est à l'Océan que toutes les sources de nos collines, que toutes les rivières de nos montagnes portent, par l'intermédiaire de la Loire, leurs trois trésors...

.....
— Alors, vous êtes Roannais ?

— Mais oui, et forézien aussi, puisqu'on dit volontiers Roanne en Forez. Cependant, nous ne sommes pas loin du Bourbonnais, et Charlieu, où le Charollais commence, est notre proche voisin. En somme, il est plus simple de dire que Roanne — comme Coutouvre — est en Roannais...

La cause est entendue. Pour notre part, nous n'y reviendrons pas.

(1) 22 janvier 1922.

Un poème de Louis Pize. — Le poète vivarois Louis Pize, qui, dans le numéro consacré à Louis Mercier par la *Revue fédéraliste*, a publié des strophes lumineuses :

*Si quelque beau matin de surprise et de fête,
Vous arriviez en Vivarais,
Pour rendre un juste honneur à vos chants, ô Poète,
Ce n'est pas du laurier que je vous offrirais,
Car il ne pousse pas sur nos montagnes rudes,*

.....
vient de donner à la *Revue des Deux-Mondes* un poème très remarqué : *Titus aux Enfers*.

L'ombre du Romain regrette l'amour qu'il a repoussé pour le sceptre :

*Ma tendre Bérénice, apaise enfin tes pleurs !
.....
Montre-moi ton pays, tes dieux et ta maison.
Que, pour mieux t'évoquer, j'en retienne l'image,
Et que je te possède et ne te quitte plus,
Et, si déjà la Parque a tranché ma jeunesse,
Les jours longs et fervents que je n'ai pas vécus,
Permetts que dans un rêve au moins je les connaisse !*

A cet appel, « surgissant de la brume où le matin commence », l'ombre de Bérénice apparaît. Un dialogue s'engage entre les deux amants, fidèle écho de leurs terrestres entretiens. Ils sont réunis, enfin ; ils vont s'aimer « dans la joie éternelle », mais les ombres ne se peuvent éteindre :

*Comme un quartier de lune à travers la forêt,
Tour à tour Bérénice échappe et reparait.
Mais en vain son amant s'efforce de l'atteindre :
Elle s'évanouit quand Titus va l'éteindre,
Et, pleurant de désir, l'attend un peu plus loin,
Et s'efface à nouveau quand Titus la rejoint.*

Que manque-t-il à ce morceau d'un si pur classicisme pour égaler en intensité les plus délirantes apostrophes de l'amour romantique :

*Poursuivez-vous, appelez-vous, pauvres amants !
La nuit seule répond à vos embrassements.
Mais que le champ des pleurs vous ouvre ses allées !
Votre fuite s'achève, ombres inconsolées,
Parmi ceux que Vénus a privés de repos.
D'un impossible amour échangez les sanglots,
Et que le myrte obscur à jamais réunisse
Dans la même douleur Titus et Bérénice !*

Ceux qui cherchent à découvrir les vrais poètes dans la troupe nombreuse des porteurs de lyre, ont depuis quelque temps déjà fixé leur attention sur Louis Pize. Ce dernier poème les affermira dans leur admiration. Notre amitié s'en réjouit.

Les faux monstres de M. Bataille. — M. Bataille aimerait à persuader le public que son théâtre met en rage les bourgeois attardés et les Philistins. Dans un bref compte-rendu de la *Revue hebdomadaire*, M. François Mauriac juge excessives de telles prétentions. Il expose en quelques lignes le sujet de *La Possession*, et montre que « tout cela est d'un enfantillage qui désarme... »

Le crime de M. Bataille n'est pas de nous peindre des monstres, mais de ne savoir pas leur insuffler la vie. Non contents de se souler et de priser de la coco, ses personnages pourraient s'enfoncer des épingles dans la plante des pieds, cela ne nous ferait ni chaud ni froid, parce qu'ils sont en carton.

Examinant l'hypothèse selon laquelle M. Bataille voudrait hâter l'heure de la subversion sociale, en nous peignant la vieille société sous des couleurs abominables, M. Mauriac ironise fort agréablement :

Les estampes polissonnes de M. Bataille ne persuaderont personne de l'urgence qu'il y aurait à changer nos institutions... Le théâtre de M. Bataille n'a... aucune signification sociale : il n'exprime rien du monde vivant ; il ne peut pas servir à l'histoire de la société, mais à celle de M. Bataille lui-même ; et seuls, sans doute, des médecins le pourront consulter avec profit.

Cette mise au point est opportune, après l'article que M. Bataille a publié dans la *Revue de Paris* du 15 janvier.

Je le répète, dit-il, en parlant des critiques qui l'ont accablé, — ce qu'il y a d'admirable, ce qui est d'un salutaire enseignement, et qu'il ne faudra pas oublier, c'est que le public a pour moi transgressé toujours tous les ordres donnés. Il a compris la sincérité de mes pièces, leur honnêteté et leur charité.

Treize pages de plaidoyer ! M. Bataille n'attend pas le jugement de la postérité. Quant à celui des contemporains, on sait qu'il refuse d'inviter aux « générales » de ses pièces les critiques assez impertinents pour dire trop rudement leur opinion. Il ajoutera donc à sa liste M. Mauriac.

Sur le piano. — D'une lettre de Liszt à M. Ad. Pictet, parue en 1838, dans la *Gazette musicale*, nous extrayons ce vibrant éloge du plus maltraité des instruments :

« Peut-être ce sentiment mystérieux qui m'attache au piano me fait-il illusion ; mais je regarde son importance comme très grande. Le piano tient, à mes yeux, le premier rang dans la hiérarchie des instruments ; il est le plus généralement cultivé, le plus populaire de tous ; cette importance et cette popularité, il les doit en partie à la puissance harmonique qu'il possède exclusivement ; et par suite de cette puissance, à la faculté de résumer et de concentrer en lui l'art tout entier. Dans l'espace de sept octaves, il embrasse l'étendue d'un orchestre, et les dix doigts d'un seul homme suffisent à rendre les harmonies produites par le concours de plus de cent concertants. C'est par son intermédiaire que se répandent des œuvres que la difficulté de rassembler un orchestre laisserait ignorées ou peu connues du grand nombre. Il est ainsi à la composition orchestrale ce qu'est au tableau la gravure ; il la multiplie, la transmet à tous, et s'il n'en rend pas le coloris, il en rend au moins les clairs et les ombres. »

Jules Janin et Victor Hugo. — Dans la *Revue Mondiale* du 15 janvier, M. Gustave Simon entreprend la publication de lettres adressées à Victor Hugo, durant son exil, par quelques contemporains illustres ou simplement notoires.

Il commence cette revue par Jules Janin : ce sont lettres écrites de 1852 à 1864. Voici un Jules Janin assez ignoré, chroniqueur politique : car ce sont les passions politiques qui mènent au culte du solitaire de Jersey le critique des *Débats*, si souvent sévère — au gré de l'heure — pour Victor Hugo, auteur dramatique.

Est-ce de la part de Jules Janin passion bien sincère ? En tous cas l'époque, le nom des correspondants laissent déjà prévoir les hyperboles — Victor Hugo devient maître, Dieu (Mme Hugo elle-même n'est-elle pas, à une fête donnée à Paris, notre reine exilée ?). Le gouvernement est crime, abjecte tyrannie. Que l'on juge par une citation :

« Cher maître adoré, vous êtes notre chef et vous êtes notre Dieu. Présent, vous marchez, le premier, devant nous, et nous vivons dans notre royaume, à votre ombre ; absent, si vous le vouliez, vous pourriez marcher sur nos têtes ! »

Memento : Le numéro des *Marges* du 15 janvier est consacré à Alfred Jarry, le père d'*Ubu-roi*. Un article étincelant de Fagus, des lettres inédites de Jarry, quelques pages de G. Apollinaire. Et, comme à l'accoutumée, des chroniques pleines de suc.

— *Le Divan*, la précieuse revue littéraire de Henri Martineau, paraîtra désormais tous les mois. Au sommaire de janvier : un article de Longnon sur les origines du mot « divan » ; les derniers vers de P.-J. Toulet ; un excellent Duhamel, par H. Dérioux ; de troublantes pages de Louis Thomas ; des chroniques de Gilbert Charles, A. Erlande, Henri Martineau, Alph. Métérié, François Serzais et Pierre Varillon.

— Au numéro de décembre de la *Revue latine* (paraissant en Belgique, 10, chemin ducal, Tervueren) : une substantielle étude sur la politique belge ; la suite du travail de Georges Coquelle sur « la valeur de la science économique », un article de M. Thérive : les frères Tharaud et le roman historique.

— Un curieux article de M. Maurice Brillant, aux *Lettres*, du 1^{er} janvier : *De M. Anatole France considéré comme un penseur*.

— De beaux poèmes de M. Alfred Droin, dans la *Revue universelle* du 15 janvier : *A l'ombre de sainte Odile* ; la fin d'une étude de Barrès : *Quelles limites poser au germanisme intellectuel ?* et un *discours aux sourds*, de G. Ferrero, sur le rôle et les conséquences du machinisme dans la civilisation moderne. Il y a là une verve drue qui fait penser à Chesterton.

Dans le numéro du 1^{er} février de cette même revue, une très belle étude de M. Louis Bertrand sur la *Lorraine dans l'œuvre de François de Curel*.

— Dans la *Revue hebdomadaire* du 11 février, qui poursuit la publication de *La Nef*, d'Elémir Bourget, le début d'une attachante étude du D^r Emond Locard sur la méthode policière de *Sherlock Holmes*, la suite du travail de M. Albert Thibaudet sur Gustave Flaubert, et des souvenirs de M. Ernest Delahaye sur Verlaine et Rimbaud.

— Le *Correspondant* du 10 février publie un article du prince Sixte de Bourbon sur la *France et la Syrie*, de fortes pages de M. Le Cour Grandmaison sur la Marine française et la Conférence de Washington, et, de M. Armand Praviel que la Société de géographie nous permettra d'applaudir le mois prochain, une étude remarquable consacrée à *Notre plus ancienne charte poétique : les leys d'amors*.

— La *Revue française*, cette excellente revue hebdomadaire de la famille, donne, à côté d'un poème de Louis Le Cardonnel, et de chroniques de MM. Redier, R. Johannet, Langevin et de Roux, un curieux article de Pierre Benoît sur *les lois pénales en Irlande*. Nul n'était mieux qualifié pour traiter ce sujet que l'illustre auteur de la *Chaussée des Géants*.

F. S.

Où faut-il s'assurer ?

A une très forte Compagnie :

à LA PRÉVOYANCE-ACCIDENTS

Pour tous les risques Loi et Droit commun, y compris : glaces, dégâts des eaux, vol, grêle, mortalité du bétail, chevaux de course, aviation.

à LA PRÉVOYANCE-INCENDIE

Pour les risques du feu et des explosions.

à LA PRÉVOYANCE-VIE

Pour les risques du décès, les Rentes Viagères, (tarifs minima, combinaisons particulières.)



Marius DELOMIER

AGENT GÉNÉRAL

9, Place Dorian, 9 - SAINT-ÉTIENNE

TÉLÉPHONE 400

RENSEIGNEMENTS GRATUITS -- RÉGIE D'IMMEUBLES

Ramel, Tardif & C^{ie}

BANQUIERS



SAINT-ÉTIENNE

Téléphone { 5.54
13.33

FIRMINY

Téléphone N^o 9



TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
:: TITRES - BOURSE ET CHANGE ::

Entreprise Générale d'Electricité

A. PEYRARD

Ingénieur I. E. G.

Magasins et Bureaux :

12, Place Villebœuf, 12

Ateliers :

Rue Chapelon, 17 et 19

INSTALLATIONS D'USINES — ÉCLAIRAGE
— FORCE MOTRICE — TÉLÉPHONE —
TABLEAUX DE DISTRIBUTION

Transport de force — Dynamos — Alternateurs — Moteurs

SPÉCIALITÉ DE MOTEURS POUR MÉTIERS A TISSER

Seul Dépositaire

de la Société Alsacienne de Constructions mécaniques de Belfort

TELEP. 0.11

TELEP. 0.11

Maison Livet

3, Rue de la Loire, 3

SAINT-ETIENNE



MIROITERIE - DORURES

ENCADREMENTS

PEINTURES - AQUARELLES

ESTAMPES

CADRES BOIS SCULPTÉ



RESTAURATION DE GRAVURES
ET DE CADRES ANCIENS



CADRES PHOTOGRAPHIE

PETITE MIROITERIE

AU GRAND DÉPOT

Maison Montmartin Frères
Fondée en 1868
Les Fils de Montmartin Frères 1898-1919



Charles COURBON

Successeur

2 et 4, Rue de la Charité

SAINT-ÉTIENNE (Loire)



PORCELAINE CRISTAUX
FAIENCE VERRERIES

OBJETS D'ART

SPÉCIALITÉS POUR CADEAUX



Téléphone : 6-79

BIJOUTERIE-JOAILLERIE
ORFÈVRENERIE-HORLOGERIE

Maison Régis THOLLIÈRE

F. JEUNE-DAVID

SUCCESSEUR

1, PLACE GAMBETTA



Bronzes — Pendules — Objets d'Art
Montres Longines — Montres Oméga

RÉPARATIONS D'HORLOGERIE
— TRANSFORMATIONS : —
RÉPARATIONS DE BIJOUTERIE

Les Industriels !...

Les Commerçants !...

LISENT

Saint-Etienne et sa Région

Parasolerie Stéphanoise

2, Rues Camille-Colard et Comédie, place Dorian

MAISON LUC

PARAPLUIES, OMBRELLES, CANNES
MAROQUINERIE EN TOUS GENRES

Rayon Spécial

DE TAPIS, LINOLÉUMS, TOILES CIRÉES

MAISON DE CONFIANCE

LE

Vieux-Colombier

est

LE THÉÂTRE DES GENS CULTIVÉS

Donnez votre nom et votre adresse au Secrétariat
du Théâtre : vous recevrez chaque quinzaine
une Carte-Programme.

21, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 21

PARIS (6^e)

LIBRAIRIE PLON

Nouveautés :

M. REYNES-MONLAUR
LES DIEUX S'EN VONT

Un volume in-16 7 fr.

FLORENCE BARCLAY
LA CHATELAINE DE SHENSTONE

Roman traduit de l'anglais par M^{me} E. de Saint-Segond

Un volume in-16 7 fr.
Le précédent roman de cet auteur a été tiré à plus de 1.500.000 exemplaires et traduit en sept langues.

JEAN MORGAN
LES JEUX DU PRINTEMPS

Un volume in-16 7 fr.

FIRMIN ROZ
L'AGE D'HOMME

Un volume in-16 7 fr.

CONTRE-AMIRAL DUMESNIL
SOUVENIRS DE GUERRE D'UN VIEUX CROISEUR

(1914-1915)

Préface du général Gouraud

Un volume in-16, avec une gravure 7 fr.

Nouvelle Edition

MAURICE PALÉOLOGUE
Ambassadeur de France

LA RUSSIE DES TSARS
PENDANT LA GRANDE GUERRE

(20 Juillet-4 Juin 1915)

Un volume in-8, avec cinq portraits, la reproduction en noir de quatre aquarelles de Loukowsky, un fac-similé d'autographe de Raspoutine et une carte. Prix 15 fr.

Paru précédemment :

Edition de luxe sur beau papier d'alfa, numérotée de 51 à 2.050, avec reproduction en couleur des aquarelles. Prix, taxe comprise 33 fr.

Imprimeurs-Editeurs, **PLON-NOURRIT & C^o**, 8, rue Garancière, PARIS



UNIVERSITY
LIBRARY
SERIES